

L'Écho des Absents



L'ECHO DES ABSENTS

Deux pièces contemporaines

De Eric Fernandez Léger

Préface

Le théâtre, depuis ses origines, est le miroir complexe de l'existence humaine. Il capte les éclats de rire et les larmes silencieuses, les tourments intérieurs et les connexions inattendues qui tissent nos parcours. C'est dans cette tradition que s'inscrit le présent recueil, réunissant deux pièces, « Ceux qui restent » et « Le Banc », qui, malgré des dispositifs dramaturgiques distincts, convergent vers une interrogation fondamentale : comment l'individu et le collectif appréhendent-ils le vide laissé par la perte, et par quels chemins, souvent escarpés, la résilience parvient-elle à fissurer l'obscurité de l'absence ?

« Ceux qui restent », une tragi-comédie en cinq actes, plonge le spectateur – ou le lecteur – au cœur d'une communauté d'amis frappée par un deuil soudain et dévastateur. Ici, la métaphore théâtrale n'est pas seulement un artifice formel ; elle devient le prisme à travers lequel les personnages tentent, avec une lucidité parfois brutale, de recomposer un sens à leur existence. La scène de la vie, soudainement privée de certains de ses acteurs principaux, contraint ceux qui demeurent à une improvisation constante. L'humour, absurde et grinçant, se mue en une forme de catharsis, une tentative désespérée de briser le silence assourdissant du chagrin. Le rire, né des situations les plus incongrues, se révèle être non pas une négation de la douleur, mais sa transformation, une voie inattendue vers une forme de survie collective où la solidarité des vivants devient le seul script viable. Cette pièce explore ainsi la capacité du groupe à panser ses plaies par la communication, l'acceptation du chaos émotionnel et l'invention d'une nouvelle narration partagée.

En contraste, « Le Banc », pièce en trois actes pour deux personnages, offre une exploration plus intimiste et dépouillée du processus de deuil. Au bord d'un lac mélancolique, un banc usé devient le microcosme d'une rencontre improbable entre Claire, hantée par le souvenir d'un amour ancien, et Gaspard, un marginal cynique fuyant une perte plus récente et violente. Le dialogue y est initialement une joute verbale, une résistance farouche à toute forme de connexion, chacun protégeant farouchement son espace de solitude. Cependant, la cohabitation forcée sur cet espace

liminal, les silences pesants et les bribes de confessions échangées révèlent progressivement une empathie latente. La pièce dépeint avec une finesse psychologique la lente érosion de la méfiance, la reconnaissance mutuelle des blessures et l'émergence d'une fragile complicité. Le banc devient alors un lieu de convergence des solitudes, où la vulnérabilité partagée ouvre la voie à une forme de réconciliation avec le monde, et, potentiellement, avec soi-même.

La réunion de ces deux œuvres dans une même édition n'est pas fortuite ; elle propose une cartographie complémentaire de la résilience. Alors que « Ceux qui restent » met en lumière la force fédératrice du groupe face à l'adversité, en explorant l'expression exubérante et parfois désordonnée du chagrin, « Le Banc » se concentre sur l'itinéraire intérieur, la confrontation silencieuse avec l'absence, et la quête d'une lueur d'espoir dans l'altérité. L'une illustre l'éclat du rire libérateur dans le désespoir, l'autre la douce révélation d'une présence apaisante au cœur de l'isolement. Toutes deux, cependant, se rejoignent dans une même quête de sens, affirmant avec une humanité désarmante que le deuil, s'il ne s'efface jamais, peut se muer en un point de départ pour une nouvelle trajectoire de vie.

En tant qu'auteur, mon intention était de sonder les profondeurs de l'âme humaine face à la fracture, sans jamais céder au pathos. L'adoption du genre tragi-comique n'est pas un choix anodin ; il reflète la complexité inhérente à la vie, où le rire et les larmes sont indissociables, où l'absurdité côtoie la tragédie, et où la lumière ne se révèle souvent que dans les plus profondes fêlures. Ces pièces sont une invitation à embrasser cette dualité, à reconnaître que la reconstruction est un processus chaotique mais nécessaire, et que même dans le désordre de l'après, il est possible de trouver une nouvelle mélodie.

J'espère que cette édition offrira aux lecteurs une réflexion nuancée sur la nature de la perte et la persévérance de l'esprit humain, et qu'elle résonnera avec leurs propres expériences de cette inévitable, et pourtant toujours singulière, confrontation avec l'absence.

Eric Fernandez Léger

Ceux qui restent

Tragi-Comédie en 5 actes

De Eric Fernandez Léger

Préface

Le rideau se lève souvent sur des scènes que la vie n'a pas écrites, des drames impromptus où les acteurs que nous sommes peinent à trouver leurs répliques. C'est de cette réalité, de cette absurdité parfois déchirante, parfois hilarante, que naît "Ceux qui restent".

Cette pièce est née d'un paradoxe : comment faire face à l'indicible absence, à la perte irréversible, sans sombrer ? Comment retrouver le chemin du rire quand les larmes menacent de tout emporter ? Nos personnages – Léa, Antoine, Nora, Simon, et un Jérôme inattendu – sont des fragments de nous-mêmes, confrontés au vide laissé par ceux qui ne sont plus là. Ils naviguent entre le désespoir et les éclairs de folie douce, entre la lourdeur du silence et l'urgence de briser cette chape de plomb par n'importe quel moyen.

À travers leurs dialogues, leurs silences, leurs éclats de rire qui sonnent parfois comme des sanglots et leurs larmes qui s'achèvent en sourires, nous avons cherché à explorer la résilience humaine. Celle qui ne nie pas la douleur, mais qui la transforme. Celle qui ne cherche pas à effacer les cicatrices, mais à les faire briller. La vie n'est pas une pièce bien rodée, avec un scénario parfait et des acteurs impeccables. C'est une improvisation constante, un désordre nécessaire où le meilleur, et le pire, peuvent émerger.

Vous y trouverez l'écho de vos propres peurs, de vos propres deuils, mais aussi de votre capacité à vous relever, à vous tenir debout, et à trouver dans l'autre, dans la complicité, la force de continuer le spectacle. Car, comme le disent nos personnages, le rideau ne tombe jamais vraiment tant qu'il y a quelqu'un pour reprendre la réplique, même la plus inattendue, la plus absurde.

"Ceux qui restent" est une invitation à embrasser la complexité de nos émotions, à reconnaître que le rire et les larmes sont les deux faces d'une même médaille, et que la lumière, parfois, ne se révèle que dans les plus profondes fêlures.

Eric Fernandez Léger

L'intrigue

"Ceux qui restent" est une pièce qui plonge au cœur du deuil et de la résilience, explorant comment un groupe d'amis endeuillés tente de reconstruire leur vie. En utilisant la métaphore théâtrale, ils transforment leur douleur en une pièce de vie improvisée, où les larmes côtoient le rire absurde. C'est une histoire touchante et drôle sur la capacité humaine à trouver la lumière même dans les fêlures les plus profondes.

Fiche Personnages

1. Léa : La survivante en quête de sens.
2. Antoine : Personnage calme et pragmatique.
3. Nora : Personnage énergique, solaire et très attachée à la joie de vivre.
4. Simon : Personnage cynique.
5. Jérôme : Père de Thomas.
6. Thomas : Protagoniste absent de la pièce.
7. Emma : Compagne de Thomas et absente de la pièce.

Acte I

Le vide, l'attente et l'absurdité du silence

Scène 1

L'attente suspendue

Le salon d'un appartement parisien. Une lumière pâle et persistante filtre à travers des rideaux. On entend des bruits étouffés de la rue, lointains. Léa est assise, immobile sur le canapé, une tasse vide à la main. Elle ne boit pas. Son regard est perdu dans le vide, fixe. Antoine entre, avec deux cafés fumants. Il les dépose sur une petite table basse, où traîne un journal, le bandeau noir bien visible.

ANTOINE (Avec une voix trop forcée, comme un acteur qui force son jeu)

Deux cafés, comme d'habitude. Sauf que... (Il marque une pause, son regard s'accroche au journal, puis il force une nouvelle tentative de légèreté, un peu trop appuyée) ...sauf que maintenant, il manque le troisième pour équilibrer la table. On a une drôle de géométrie. On dirait une scène vide, avec un accessoire manquant.

LÉA (Elle prend la tasse sans la regarder, son geste est lent, mécanique)

Merci.

Un silence lourd. Elle caresse le bord de la tasse, sans la porter à ses lèvres.

ANTOINE (Il s'assoit en face d'elle, l'observant. Il tente de briser le silence, d'abord avec une tentative de normalité forcée)

Tu sais, on peut sortir. Juste descendre, marcher un peu. Le soleil est là, il paraît. Il paraît même qu'il y a un type en bas qui joue de

l'accordéon, une espèce de mélodie de fond pour notre tragédie personnelle. Ça te changerait.

LÉA (Un rire amer lui échappe, un son étrange)

Et croiser leurs visages sur les murs ? Les bougies, les fleurs ? Les messages ridicules des "condoléances de tout cœur" ? Non merci. Je préfère mon vide, au moins il est honnête. C'est le seul décor qui ne ment pas.

ANTOINE (Un soupir, il se frotte les mains)

Ils commencent à enlever les barrières. Demain, paraît-il. La vie... elle reprend ses droits, paraît-il. Comme si on avait un bouton "reset" et qu'on pouvait zapper le dernier acte.

LÉA (Un silence glacial. Puis, sa voix se brise légèrement)

On aurait dû être là. À leur place. Ils sont les héros silencieux. Nous, les figurants qui restent sur le plateau désert.

ANTOINE (Son visage se crispe, il secoue la tête avec force, sa voix devient un peu plus abrupte)

Non. Léa, non. Arrête ça. Ils y sont allés pour nous. Pour que quelqu'un continue. Pour qu'il y ait encore des crétins pour boire du café froid et regarder des journaux froissés, pour qu'il y ait encore un public, même minuscule, pour cette foutue vie.

LÉA (Son regard s'ancre sur Antoine)

Moi, je n'y arrive pas. J'ai l'impression d'être un personnage qui a oublié sa réplique et qui reste figée sur scène, attendant que le rideau tombe pour de bon.

ANTOINE (Un sourire amer, il tend une main vers elle)

On est deux. On est deux à essayer d'improviser cette foutue pièce sans script. Et le régisseur a l'air d'être en pause déjeuner indéfinie.

Silence. Léa regarde sa tasse sans boire. Antoine la fixe, impuissant. La lumière s'assombrit légèrement.

Noir

Scène 2

Les autres, ou la quête du rire perdu

Le même salon. Plus tard. L'ambiance est un peu moins rigide, mais toujours fragile. Léa, Antoine, Nora, et Simon sont là. Les rideaux sont toujours tirés, mais une boîte de biscuits "théâtre" est ouverte sur la table, avec quelques miettes. Nora essaie de mettre un peu de musique discrète, mais elle hésite sur le choix.

NORA (Avec une énergie un peu forcée, elle pose son téléphone)

Il y avait ce type, à la cérémonie. Un ami d'Emma, je crois. Il a parlé... comme si elle était encore là. Il a même fait une blague. Une blague ! Il a dit qu'Emma avait toujours eu le sens de l'entrée théâtrale... Il a ri tout seul, c'était gênant. On ne sait pas comment réagir à ça, hein ? C'est comme un gag qui tombe à plat.

SIMON (Assis à l'écart, les bras croisés, un sourire amer)

C'est normal. On met du temps à comprendre. Ou à prétendre comprendre. Moi, j'ai envie de comprendre mais mon cerveau refuse de coopérer. Il est en grève illimitée. Pour cause de deuil et d'absurdité du monde.

LÉA (Un soupçon de sarcasme dans la voix)

Je n'ai pas envie de comprendre. J'ai juste envie de ne pas ressentir. Ça compte comme un objectif de vie, ça ? Passer de tragédienne à zombie, c'est déjà un rôle, non ?

ANTOINE (Il tente d'apaiser, sa voix est un baume fragile)

Ce n'est pas une compétition, Léa. On vit ça chacun à sa façon. Avec ses propres fantômes. Et ses propres silences. Chaque acteur a son propre monologue intérieur, sa propre souffrance en coulisses.

NORA (elle reprend son téléphone, l'air de rien)

Vous vous souvenez d'elle au karaoké ? (Elle esquisse un sourire et mime un micro) Cette chanson d'Indochine, "J'ai demandé à la lune"... hurlée faux mais avec une telle joie ! Elle avait une voix de casserole, mais elle s'en fichait. Elle était persuadée d'être la réincarnation de Nicola Sirkis. Elle jouait son propre rôle, à fond.

SIMON (Un rire sec et inattendu lui échappe, il se prend la tête dans les mains)

Elle m'avait traîné sur scène... J'ai failli m'évanouir. Je crois que j'ai chanté une seule note, la fausse, pendant trois minutes. Une véritable performance. La performance du lâche qui se laisse entraîner.

LÉA (Elle esquisse un sourire)

Elle disait toujours : « Le ridicule, c'est l'autre. » (Elle reprend le fil de sa pensée, le sourire s'estompe, la réalité la rattrape) Sauf quand l'autre n'est plus là pour te juger. Ou pour rire avec toi. C'est ça le problème. Le public s'est fait la malle.

NORA (Elle se lève, plus décidée)

On pourrait faire une soirée pour elle. Pas une cérémonie, juste une soirée. Rejouer tout ça. Rire un peu. Même si c'est un rire à gorge serrée, qui fait mal aux tripes. Ce serait notre propre pièce absurde.

ANTOINE (Hésitant, il regarde les visages de ses amis)

Tu crois que c'est le moment ? Ou que ce sera un désastre lacrymal ? Un spectacle où les acteurs n'arrivent pas à cacher leurs pleurs ?

NORA (triste et exaspérée)

Il n'y aura jamais de bon moment. Juste des moments où on respire un peu plus fort. Où on essaie de ne pas oublier le script de la vie, même s'il est devenu illisible. C'est ça, la vraie performance.

La musique, discrètement, commence à jouer une version instrumentale très douce de la chanson d'Indochine, "J'ai demandé à la lune". Léa et Simon esquissent un léger mouvement, comme s'ils allaient danser, puis se figent. Silence.

Scène 3

Les fantômes et l'odeur du souvenir

Simon est seul. Le salon est plus silencieux encore. Il fouille dans un carton de vieilles affaires. Il en sort un t-shirt froissé, une photo, un ticket de concert. Il s'assied lourdement, regarde la photo, triste.

SIMON (à lui-même)

Pourquoi pas moi ? Pourquoi toi ? J'aurais pu être à ta place. J'aurais dû être à ta place. Je me le dis chaque matin en me rasant. Chaque matin, le même rôle de survivant indigne. (Il renifle le t-shirt, puis fait une grimace inattendue, un mélange de tendresse et de dégoût) Ça sent encore ta lessive. Et cette odeur... c'est à la fois réconfortant et insoutenable. Ça sent la vie qui continue sans toi, et c'est absurde. Comme une blague que personne ne comprendrait.

Il se lève brusquement, va vers la fenêtre, puis se ravise, incapable de regarder dehors. Il sort son téléphone, hésite, compose un numéro, son geste est lent.

SIMON (Au téléphone, sa voix est forcée, une tentative de jouer la normalité)

Maman ? Non... Non, ça va. (Il rit nerveusement, un rire faux)
Enfin... Je suis venu chercher des affaires. Des souvenirs. Oui, des souvenirs. Ça sent encore sa lessive, Maman. Une lessive qui me hante. La lessive de l'absurdité.

Silence. Il écoute, le visage fermé, les mâchoires serrées. On imagine le débit anxieux de sa mère, ses questions répétées.

SIMON

Oui. Je vais venir dîner. Ça me fera du bien. Toi aussi. On fera comme si. Comme si tout était normal. Comme si on pouvait rejouer la vie d'avant. Ne t'inquiète pas pour la pièce, elle ne s'arrêtera pas.

Il raccroche, le soupir est audible. Prend le t-shirt, le serre contre lui, puis le jette sur le canapé avec une frustration soudaine, un geste théâtral de désespoir. Il s'assied lourdement. Lumière sur lui, seul dans sa bulle de douleur.

Scène 4

L'intrusion

Même pièce. En soirée. Les quatre sont là, parlant doucement, épuisés par leur propre douleur, comme des acteurs après une longue répétition. Une faible lumière filtre de la cuisine. Quelqu'un sonne à la porte. Le son est fort, inattendu, et fait sursauter tout le monde, brisant le fragile équilibre. Silence. Léa jette un regard paniqué à Antoine, puis va ouvrir avec appréhension. Un homme d'une cinquantaine d'années entre. Il a les vêtements un peu froissés, le visage marqué, et tient une enveloppe. Il semble aussi mal à l'aise qu'eux, un nouveau personnage qui arrive en retard et sans costume.

LÉA (D'une voix sèche, protectrice)

Oui ?

L'HOMME (D'une voix hésitante)

Pardon de... Pardon de déranger. Je suis Jérôme. Le père de Thomas. Je... je voulais vous voir. C'est un peu un débarquement surprise, je sais.

Silence lourd. Les regards se croisent, chargés d'incompréhension et de malaise. Antoine se lève lentement, les poings serrés, prêt à la confrontation, à défendre ce qui reste de leur bulle.

ANTOINE (chaque mot est un reproche)

Thomas n'a jamais parlé de vous. Jamais. C'est bizarre, hein ? Pour un père.

JÉRÔME (Son regard est fuyant, il serre l'enveloppe contre lui)

Je sais. C'est normal. Je n'ai pas été là. Pas assez. J'ai été... un mauvais père. Un figurant fantôme dans sa vie. Mais j'ai su pour vous. Ce groupe. Ces liens. Thomas en parlait. Je n'étais pas invité. Je viens quand même. Comme un figurant qui s'incruste dans la pièce, sans invitation ni répliques préparées.

LÉA (La voix tendue, chaque mot est un effort)

C'est un peu brutal, vous savez. Un peu... inattendu. On n'est pas très doués pour les imprévus en ce moment. Notre pièce est déjà bien assez compliquée.

JÉRÔME (Levant les yeux)

Je ne suis pas venu pour moi. (Il tend l'enveloppe à Léa, son geste est tremblant) Il écrivait. Tous les jours. Des choses... Je ne sais pas si vous voudrez lire. Des lettres. Des notes. Il disait que c'était sa façon de ne pas perdre le fil.

SIMON (Se redressant, les yeux écarquillés par la surprise)

Il écrivait ? Thomas ? Mais il détestait écrire ! Il disait que les mots étaient trop lents pour son cerveau ! Il préférait les punchlines, les improvisations !

JÉRÔME (Un léger sourire triste effleure ses lèvres)

Des lettres. Jamais envoyées. À vous. À lui-même. À l'avenir. Il les cachait sous son lit. J'ai tout gardé. Je ne savais pas quoi en faire. C'est son dernier acte, peut-être. Sa dernière performance, juste pour vous.

NORA (Après un long silence, sa voix douce et curieuse rompt la tension)

Restez. Juste un moment. On ne vous connaît pas, mais lui, si. Il vous a connu. Et ce qu'il a écrit... ça nous intéresse. Ça nous... regarde. C'est un peu comme un nouveau personnage qui arrive, et qui bouleverse tout.

Jérôme s'assied, mal à l'aise, serrant l'enveloppe contre lui. Léa la prend, la tient contre elle sans l'ouvrir.

LÉA

Peut-être qu'on a besoin d'entendre sa voix. Même à travers vous. Même si c'est un écho lointain. Comme un souffle qui nous rappelle qu'on est toujours sur scène.

La lumière baisse.

Noir

Acte II

Survivre au jour suivant

Scène 1

L'enveloppe

Le matin. Le salon est baigné d'une lumière plus douce. Léa est seule avec l'enveloppe, posée sur la table basse. Elle la fixe, comme si elle allait s'ouvrir d'elle-même, livrer ses secrets sans son consentement. Elle hésite, la touche du bout des doigts, puis retire sa main brusquement. Antoine entre, la surprend, une tasse de café à la main, un peu moins tendu. Il s'arrête, observant Léa.

ANTOINE (D'une voix calme)

Tu ne dors pas ? Ou tu as le trac ? Le trac de lire le script que les autres nous ont laissé ?

LÉA (les yeux rivés sur l'enveloppe)

J'ai l'enveloppe. Elle est là depuis hier. Elle me fixe. Je la regarde. C'est tout. J'ai l'impression qu'elle contient tous les mots qu'on aurait dû dire, tous les "je t'aime" qu'on a gardés au fond de la gorge. Et j'ai peur de ce qu'elle va me dire.

ANTOINE (Il s'approche, posant sa tasse, et s'assoit à côté d'elle. Il tend la main vers l'enveloppe, puis se retient)

Tu veux qu'on l'ouvre ensemble ? Comme un cadeau empoisonné, mais qui pourrait nous donner des indices pour la suite ?

LÉA (Après un long silence, elle secoue la tête, les yeux fermés un instant)

Non. Enfin... pas tout de suite. J'ai peur. Peur que ce soit trop. Ou pas assez. Peur de la réplique que je ne pourrai pas jouer après

l'avoir lue. Peur qu'il y ait des réponses... et qu'on ne puisse plus poser de questions. Et s'il n'y avait rien ? S'il n'y avait qu'un vide de plus ?

ANTOINE (Un soupir, il se tourne vers elle)

Ce ne sont que des mots, Léa. Fragiles, mais réels. Mais c'est déjà beaucoup. C'est son dernier texte pour nous. Sa dernière apparition sur scène.

LÉA (Après un silence, ses yeux sont rivés sur l'enveloppe)

Je croyais que le plus dur, ce serait le manque. Mais c'est la vie qui continue. Sans eux. Et nous, on est là, à jouer nos rôles de survivants, sans savoir nos répliques, sans metteur en scène.

ANTOINE (Un sourire amer, il se lève, posant une main sur son épaule)

Et nous, on continue avec leurs mots. C'est un peu ça, la survie. Une pièce improvisée avec des fantômes en coulisses qui nous soufflent des répliques. On n'a pas le choix.

Elle pose l'enveloppe sur la table, ses doigts se referment sur sa tasse froide. Lumière sur eux, puis noir.

Scène 2

Une soirée qui dérape...

Le salon. L'après-midi est passée. Nora a apporté une enceinte. Une chanson d'Indochine, "L'Aventurier", joue doucement, presque timidement, comme une musique de fond pour une fête. Simon entre avec un pack de bières, qu'il pose lourdement sur la table.

SIMON (Un air triomphant, mais qui ne convainc personne)

J'ai pris des bières ! Les moins chères ! Je me suis dit... pour l'ambiance. Pour faire genre qu'on est en soirée. Comme avant. Emma aurait adoré le côté "cheap" ! Elle disait que l'âme d'une fête, c'est le cynisme.

NORA (Elle sourit)

Emma aurait dit : « Si on ne danse pas, ils auront gagné. » Ou « Si on ne boit pas de la bière de clochard, ils auront gagné. » Elle était très attachée aux principes de la débauche. Et à nous faire rire, même quand elle savait qu'on était mal.

ANTOINE (Esquissant un sourire, il prend une bière)

Elle avait le sens de la formule. Et le sens de la catastrophe imminente. On aurait dû lui demander d'écrire nos dialogues.

LÉA (Elle se lève, et esquisse quelques pas de danse)

Et le sens du rythme d'un poulpe enrhumé qui aurait bu trop de bière de clochard ! Regardez ! Elle m'aurait fait faire ça ! (Elle trébuche légèrement, perd l'équilibre, puis éclate de rire, un rire d'abord forcé et tremblant, puis qui devient authentique) Oh mon dieu, je suis ridicule ! Le ridicule me va si bien en ce moment.

SIMON (Il éclate de rire à son tour, un rire soulagé, libérateur. Il se jette sur le canapé, pointant Léa du doigt)

Oui ! Complètement ! Et c'est ça qui est bon ! C'est Emma qui revient te hanter et te faire faire des bêtises ! Elle serait fière de ta maladresse !

NORA

Vous croyez qu'on pourra un jour parler d'eux sans pleurer ? Sans que ce soit un numéro de clown triste, une performance de larmes et de rires forcés ?

SIMON (Un léger sourire triste, les yeux dans le vague)

Je pleure en riant. C'est déjà un progrès, non ? Je me sens comme un tragédien qui a oublié comment finir son spectacle, et qui improvise des pirouettes.

LÉA (Elle se retourne, pensive)

On pourrait écrire. Chacun. Une lettre. Une phrase. Un souvenir. Les coller sur le mur. Comme un tableau de vie. Notre propre scénographie.

ANTOINE

Et en faire un mur vivant. Pas un mausolée. Pas un rideau noir. Un décor de théâtre qui évolue, qui raconte notre histoire.

NORA

Je suis pour ! Mais d'abord, je veux entendre ce qu'écrivait Thomas. La première lecture. Le premier acte de sa pièce secrète.

Ils se tournent vers Léa, les regards emplis d'une attente silencieuse. Elle hoche la tête lentement, son visage est grave mais déterminé.

LÉA

Ce soir. On ouvre. Ensemble. Et on essaie de jouer la scène. De lire sa dernière réplique.

La musique douce reprend. Ils esquissent de nouveau des pas de danse maladroits.

Scène 3

Lecture à voix haute

Ils sont assis en cercle, la lumière est tamisée, presque douce, créant une atmosphère d'intimité. L'enveloppe est ouverte sur la table basse, révélant plusieurs lettres éparpillées. Antoine prend la première.

ANTOINE (Lit, sa voix est posée)

« Aujourd'hui, j'ai rêvé qu'on vieillissait tous ensemble. Que les rides devenaient nos souvenirs. Léa riait fort, comme une sirène désaccordée, et faisait fuir les poissons. Simon avait encore peur du noir, et faisait des blagues de mauvais goût pour se rassurer, mais on l'aimait quand même. Nora dansait comme une folle, même quand la musique s'arrêtait, une vraie diva des pas chassés. Et moi, je vous regardais vivre, et je me disais que c'était le plus beau des spectacles. Même avec vos fausses notes. »

Silence. Nora rit doucement.

NORA (Sa voix est un murmure)

C'est lui. Jusqu'au bout. Il nous voyait vraiment. Même nos défauts. Il avait le sens de la comédie humaine, même pour nous.

SIMON (Tendant la main, il prend une autre lettre, sa voix est rauque d'émotion. Il sourit doucement)

Laissez-moi. (Il lit, un sourire triste sur les lèvres, puis un rire inattendu et libérateur) « Il y aura des jours où le monde semblera bâclé. Mal réglé, avec des projecteurs qui clignotent et des décors qui s'effondrent. Ne les croyez pas. Le monde n'est pas parfait, non. Mais vous l'êtes, ensemble. Même quand vous faites n'importe quoi, même quand vous ratez vos répliques. Et j'espère que vous continuerez à faire n'importe quoi, juste pour me faire rire d'où je suis. Même si je ne suis qu'un spectateur invisible. »

LÉA (Triste et mélancolique)

On ne les a pas perdus. Pas complètement. Ils continuent de nous donner des répliques. Des répliques de vie, même après la mort.

Ils continuent à lire. Les rires et les larmes se mêlent. La lumière baisse lentement, puis noir.

Scène 4

L'étincelle

Le salon. La lumière est tamisée. Léa, Antoine, Nora et Simon sont là. Jérôme s'est joint à eux, un peu moins mal à l'aise, tenant un carnet fin qu'il a apporté avec l'enveloppe de Thomas. Le son de la chanson d'Indochine résonne encore très faiblement.

JÉRÔME (Ouvrant son carnet)

J'ai trouvé ça dans ses affaires. Un projet qu'il voulait commencer. Une... pièce. Il disait que c'était une façon de parler sans avoir à crier. Ou de rire sans avoir à s'excuser. Il appelait ça "Ceux qui restent." Il voulait que vous en soyez les acteurs.

NORA (incrédule)

Une pièce ? Comme une histoire ? Avec des scènes et tout ? Mais il n'y connaissait rien en théâtre ! Il aurait mis le feu à la scène !

JÉRÔME (Un sourire attendri, se rappelant son fils)

Oui. Il voulait raconter nos vies, nos peurs, nos rires. Il disait que ça pourrait guérir. Qu'il fallait bien un peu d'absurdité pour supporter le reste. Il avait déjà les titres d'actes : "Le vide", "Survivre au jour suivant"... Il avait même quelques dialogues écrits.

SIMON (Hésitant)

On pourrait essayer. Écrire, jouer. Ensemble. Ça serait... bizarre. Ça serait... nous. Ça serait la pièce la plus folle de l'année.

LÉA (D'une voix plus ferme)

Oui. Pour lui. Pour nous. Pour ne plus rester figés dans le silence. Pour prouver qu'on est capable de jouer cette pièce, même si on ne connaît pas la fin. Même si le script est incomplet.

ANTOINE (Souriant)

Une pièce... ça nous oblige à avancer. À faire face. À vivre. Même si c'est la pièce la plus chaotique du monde, avec des répliques improvisées et des larmes inattendues.

NORA (Un rire léger, une lueur d'amusement dans les yeux)

Alors, on écrit ? On met nos douleurs sur scène, et nos sourires aussi ? Et on ne se prend pas au sérieux, juste un peu ? On fait notre propre stand-up de la survie ?

JÉRÔME (Avec un léger sourire, regardant le carnet de Thomas)

Je crois qu'il n'y a pas de meilleur hommage. Il disait que la vie était une pièce de théâtre où chacun devait trouver sa réplique. Et la sienne, il vous l'a laissée.

Ils échangent des regards.

LÉA

Alors, à partir d'aujourd'hui, on est comédiens. Les acteurs de notre propre survie. Et on a un script à écrire. Et un public à conquérir : nous-mêmes.

SIMON (Avec un clin d'œil)

Et tant pis si on oublie parfois les répliques. Tant qu'on n'oublie pas de rire, même si c'est de nous-mêmes.

ANTOINE

Tant qu'on ne rate pas l'essentiel : se tenir ensemble. La seule réplique qui compte. La seule vraie mise en scène.

La lumière baisse doucement, puis noir.

Acte III

Le chaos nécessaire

Scène 1

Les doutes et les solitudes

Le salon est plongé dans une lumière tamisée. Des brouillons froissés de scènes s'entassent sur la table basse. Léa est assise, le regard perdu dans le vide, une tasse de café froid à la main. Elle ne boit toujours pas. Antoine est debout, nerveux, allant et venant comme un métronome. Nora tente de s'organiser, mais chaque geste est un effort. Simon est à l'écart, fuyant le regard des autres. Le silence est lourd.

LÉA (à elle-même et au public)

Ils disent que le temps guérit tout. Mensonge éhonté. Le temps ne fait qu'épaissir le silence. Chaque page blanche est un nouveau vide, une nouvelle absence hurlante. Comment écrire le rire quand le cœur n'est qu'un sanglot étouffé ? Chaque mot est un effort, un combat contre la noyade. Et eux... ils sont là, partout, dans les interstices de mon regard, dans le parfum de leur lessive que Simon a évoqué, dans la mélodie d'Indochine qui résonne encore. On nous

demande de créer, mais je ne sens que les ruines. Je suis une actrice sans rôle, sans lumière.

NORA (Avec une douceur forcée)

Léa, on y arrivera. Lentement. Un mot après l'autre. C'est déjà un acte de courage de s'asseoir ici, ensemble. C'est un peu comme monter sur scène alors qu'on a le trac de sa vie, mais on sait que c'est le seul moyen d'avancer. Le seul moyen de ne pas rester figés dans le décor.

SIMON (À part, amer)

Avancer où ? Vers quel public ? On écrit une farce grotesque pour les morts ? Je crains qu'on trahisse plus qu'on ne rende hommage. Qu'on transforme leur souvenir en une sorte de... de divertissement cathartique. Ça me dégoûte. C'est obscène. On est les clowns de notre propre tragédie.

ANTOINE (S'arrêtant brusquement)

Simon, ce n'est pas un divertissement. C'est notre façon de ne pas sombrer. C'est notre bouée de sauvetage. Tu crois que c'est facile pour nous ? Je n'ai pas dormi depuis des semaines, je repasse les images en boucle. Mais si on ne fait rien, on se noie. Tous. Jérôme l'a dit : le chaos. C'est notre point de départ. La scène est en désordre, mais on doit la ranger nous-mêmes.

JÉRÔME (Le carnet de Thomas à la main, voix posée)

Thomas croyait que la parole, même bancal, avait le pouvoir de briser les chaînes. Il disait : "Les mots sont des éclats de lumière dans l'obscurité. Même les plus faibles." Le désordre de nos âmes est le moteur de la création, mais aussi de la résilience. Accepter d'être perdus, c'est déjà un pas vers la carte. C'est ça, la vraie performance.

Léa lève enfin les yeux. Elle regarde Simon, qui évite toujours son regard. La tension est palpable.

Scène 2

Le miroir brisé

La tension monte crescendo. Les chaises sont bousculées, les brouillons éparpillés.

LÉA (Explosant, elle se lève brusquement, s'adressant à Simon avec une fureur contenue)

Tu ne sais pas ce que c'est que de tenir son souffle chaque jour en espérant un miracle ! Tu as une famille, un refuge ! Moi, je les ai perdus, tous ! Je les vois partout, leurs rires, leurs manies... J'ai l'impression de marcher sur des braises, et chaque pas me brûle ! Et toi, tu juges ma façon de survivre ?!

SIMON (Froidement, riant d'un rire nerveux)

Un miracle ? Quel miracle, Léa ? Celui qui te réveille chaque matin avec le vide au ventre ? Tu crois que j'oublie ? Que je ne porte pas le poids de chacun de nos silences ? De nos "si seulement" ? J'ai vu son pull dans ma commode l'autre jour, ça sentait encore sa lessive... Et j'ai failli vomir. C'est ça ton "refuge" ? Un cimetière de souvenirs qui te dévorent de l'intérieur ? C'est ça ton putain de théâtre ?

NORA (Intervenant vivement, sa voix est un cri)

Arrêtez ! On est là pour panser les plaies, pas pour les rouvrir à coups de couteau ! On est là pour eux, pour ne pas laisser la haine gagner ! Si on se déchire, ils auront gagné ! On ne peut pas laisser la pièce s'arrêter sur un désastre !

ANTOINE (Tendant d'apaiser, les mains levées)

La colère est une étape. C'est le deuil qui s'exprime. Mais ne la laissons pas devenir un mur infranchissable. On est des vivants, et on doit apprendre à vivre avec ça. C'est notre pièce, notre théâtre de survie. Et le public, c'est nous.

LÉA (Sanglotant)

Je ne sais pas comment on va faire... Je sens que je vais craquer.
Que je vais perdre le script.

SIMON (sa colère retombant fait place à une profonde tristesse)

Moi non plus, Léa. Moi non plus. C'est juste que... parfois, la douleur est tellement forte qu'elle prend le contrôle. Elle nous pousse à dire des choses qu'on ne pense pas. Comme un mauvais acteur qui improvise n'importe quoi.

Les regards se croisent, lourds de douleur et d'amour mêlés. Un silence pesant s'installe.

Scène 3

L'acte de fuite

Simon se lève brusquement, ramassant ses affaires, le visage fermé. Il fait face au public, le regard lointain.

SIMON

Je pars... Pas parce que je renonce à vous. Pas parce que je n'y crois plus. Mais parce que je dois retrouver qui je suis avant de pouvoir être quoi que ce soit pour vous. J'ai été l'ombre de quelqu'un d'autre trop longtemps, un acteur de seconde zone dans la pièce de leur absence. Je dois me dissocier de cette douleur collective pour l'affronter seul, à ma manière. Peut-être que loin d'ici, loin de ce salon hanté, je pourrai entendre mon propre cœur, ma propre réplique, sans le brouhaha des fantômes. Peut-être que j'apprendrai à nouveau à respirer un air qui ne soit pas vicié par le souvenir. Je dois me sauver avant de pouvoir vous sauver. (Il s'éloigne lentement vers la porte, hésitant un instant, son corps entier est une réticence. Puis il sort sans se retourner, laissant les autres dans un silence de stupeur, comme une scène suspendue. On entend la porte claquer, un écho sec dans le silence.)

Scène 4

La promesse

Léa, effondrée, en larmes, est assise sur le canapé. Antoine la rejoint doucement, s'asseyant à ses côtés. Nora regarde la porte où Simon est sorti, son visage révèle sa propre inquiétude, mêlée de colère et de tristesse.

LÉA (Voix brisée, un cri de détresse)

Je sens que tout s'effondre, Antoine. Chaque fois qu'on essaie de remonter, on glisse encore plus bas. C'est un puits sans fond. On va tous se perdre. La pièce est annulée.

ANTOINE (Saisissant sa main)

Non. Tu n'es pas seule. Et tu ne le seras jamais. C'est le prix à payer pour reconstruire. Il faut que tout s'effondre parfois, pour qu'on voie ce qui tient vraiment. Nos blessures ne sont pas des chaînes, Léa, mais des ponts. On avancera, pas à pas. Ensemble. Avec Simon, sans Simon... On continue. Pour eux. Pour nous. C'est ça la promesse. Le spectacle continue, envers et contre tout.

NORA (déterminée)

Il reviendra. Il le doit. On a trop d'histoires à raconter, et pas assez d'acteurs. Il ne peut pas laisser la pièce inachevée. C'est son rôle. On l'attendra.

Scène 5

L'étincelle retrouvée

Le lendemain. Le salon est plus calme. Léa et Antoine sont là, tentant de travailler sur la pièce, sans grande conviction. La porte s'ouvre et Nora entre, un grand sourire, un peu essoufflée.

NORA (joyeuse)

J'ai parlé avec Simon ! Je l'ai trouvé au café du coin, il était en train de râler sur le prix du croissant, comme d'habitude. (Léa et Antoine esquissent un léger sourire) Il revient. Il a compris que guérir, ce n'est pas un chemin solitaire. Il a dit qu'il avait juste besoin d'une "pause dramatique" pour retrouver ses répliques.

LÉA (Avec un sourire fragile)

Vraiment ? Il... il va revenir ? Le lâche...

NORA (Hochant la tête avec conviction, son sourire s'élargit)

Oui. Il a dit : "Dites à Léa que même si je suis un lâche, je suis un lâche qui a besoin d'un public." Il sera là ce soir. On va écrire. Et jouer. Notre pièce.

JÉRÔME (Entrant à ce moment-là, son carnet en main)

Alors on continue. Pour eux. Pour nous. Pour cette pièce qui nous oblige à vivre. Et cette fois, on ne lâche rien. Même si on doit inventer les répliques sur le moment. Le spectacle doit continuer.

Lumière s'estompe doucement, puis noir.

Acte IV

Le creuset des épreuves

Scène 1

Léa face à son passé

Le salon est toujours le même, mais les photos de Thomas et Emma sont maintenant plus visibles sur la cheminée, comme des

spectateurs silencieux. Léa est seule. Elle caresse une photo. Elle esquisse un sourire, puis une grimace.

LÉA (caressant la photo de Thomas et Emma riant aux éclats, comme si elle s'adressait à eux)

Chaque image... un rappel cruel de ce qu'on a perdu. Leur rire... c'était une symphonie. Maintenant, mon propre rire me semble creux, une trahison. Comment oublier ceux qu'on a laissés derrière ? Comment apprendre à respirer quand l'air est chargé de leurs absences ? J'ai essayé de rire ce matin, devant une émission stupide. Le son de ma propre joie m'a étranglée. C'était un rire faux, qui m'a ramenée au silence. Comme une réplique ratée. (Elle pose la photo, essuie une larme solitaire. Elle se lève, et tente maladroitement de faire quelques pas de danse, se moquant d'elle-même, un sourire triste aux lèvres. Elle trébuche et rit d'un rire nerveux, presque hystérique.) Le ridicule, c'est l'autre. Sauf quand l'autre n'est plus là pour le pointer du doigt. Ou pour rire de toi et te donner un bon rôle.

Scène 2

Simon, entre colère et culpabilité

Simon est dans un coin, tentant d'écrire, mais il rature sans cesse. Nora s'approche de lui, inquiète.

SIMON (Voix tendue)

Je voulais partir pour me sauver, mais j'ai peur d'abandonner ceux qui restent. J'ai peur d'être un lâche. J'ai peur de rater mon rôle. Je me débats entre fuir et affronter. Et cette pièce... c'est comme un miroir déformant. Je me vois, et je me déteste. Comment faire rire de ça ? Comment rendre ça beau ? C'est de l'art-thérapie bon marché, une farce ridicule. Je me sens comme un clown qui ne fait rire que lui-même.

NORA (Doucement, posant une main sur son épaule)

Tu n'es pas seul, Simon. La peur est un poids, mais elle peut aussi être une clé. Et l'humour... parfois, c'est la seule façon de respirer quand tout le reste étouffe. Emma disait toujours : "Si tu ne peux pas pleurer, ris. Ça fait le même bruit." C'était sa meilleure réplique, sa sagesse de scène.

SIMON (Un rire sec)

Emma était une sainte. Moi, je suis juste un type qui se tape la honte à vouloir écrire des dialogues alors que tout ce que je ressens, c'est l'envie de hurler. Tiens, un dialogue pour notre pièce : "Personnage A : Pourquoi n'es-tu pas mort à ma place ? Personnage B : Parce que la vie est une chienne." Subtil, non ? On va faire un carton avec ça.

Scène 3

La pièce comme champ de bataille

Léa s'approche de Simon, un brouillon de scène à la main.

LÉA (sa voix est un fouet)

J'ai essayé d'écrire cette scène, celle où on parle de la peur. Et tout ce que tu as écrit, c'est cette noirceur, cette culpabilité ! Tu crois que ta fuite aurait été la solution ? Moi je suis restée, à me noyer dans le silence ! Tu as eu le luxe de t'éloigner ! Tu as eu le luxe de choisir ton rôle !

SIMON (Se levant brusquement, blessé à vif)

Le luxe ? Tu crois que c'est un luxe de se sentir à vif, de ne pas supporter de respirer le même air ? De voir leurs fantômes dans chaque recoin ? Et toi, tu crois que c'est facile de rester et de jouer les martyrs ? Parfois, partir c'est se sauver soi-même ! C'est se donner une chance de ne pas haïr le monde entier ! Tu veux un rire ? C'est ça le rire du désespoir, Léa ! (Il éclate de rire, un rire amer)

et strident qui glace le sang, un son inhumain.) Le public applaudit, hein ?

LÉA (Se figeant, piquée au vif)

C'est ça ta contribution à la pièce ? De la haine et du cynisme ? C'est ça, ton grand acte ?

SIMON (Son rire s'éteint brusquement, laissant place à la tristesse)

C'est ça ma vérité, Léa. Et la pièce, si elle est vraie, doit l'être aussi. Même si elle fait mal à regarder.

Ils se regardent, fatigués, blessés, incapables de faire un pas l'un vers l'autre. Le silence est lourd.

Scène 4

Le poids du rôle

Nora s'isole, à l'écart des autres, essayant de retrouver son calme. Elle se parle à elle-même et au public.

NORA

Je porte trop souvent le rôle de la forte, celle qui apaise. La petite "Nora la solaire", toujours prête à organiser une soirée karaoké, même quand le monde s'écroule. Comme si c'était ma seule réplique. Mais à force de cacher mes propres douleurs, de mettre un pansement sur chaque blessure des autres, je crains de m'effondrer. Qui va me tenir la main quand je craquerai ? Qui va me dire que j'ai le droit d'être faible ? Je me sens comme une actrice qui joue son propre rôle avec une façade, alors que derrière le rideau, le décor est en train de s'écrouler. (Elle prend une grande inspiration, puis force un sourire, avant de rejoindre Antoine et Jérôme)

Scène 5

La sagesse de la scène

Antoine et Jérôme sont assis, face à face, discutant calmement. Leurs voix sont posées. Jérôme tient le carnet de Thomas, comme un livre sacré.

ANTOINE (Avec un soupir, les yeux rivés sur un manuscrit de Thomas)

On ne peut pas ignorer la douleur. C'est comme un personnage principal de notre histoire. Mais si on la laisse nous dominer, elle devient le seul personnage. Et on perd ce qu'il nous reste : leur souvenir, la force de ce qu'ils étaient. Et notre propre vie. On ne peut pas laisser la scène être occupée que par le drame.

JÉRÔME (Hoche la tête)

La résilience, ce n'est pas un saut miraculeux. Ce n'est pas un coup de théâtre qui change tout en un instant. C'est un pas après l'autre, même sur des chemins brisés. Thomas aurait voulu que nous racontions ça. Pas une tragédie grecque, mais une comédie humaine, avec ses moments de lâcheté et ses éclairs de courage. Il disait toujours : "La meilleure scène, c'est celle où tu te trompes de réplique et où tu improvises une nouvelle vérité." C'est là que l'on est le plus vivant.

ANTOINE

Alors, improvisons. Inventons nos répliques au fur et à mesure, même si elles sont imparfaites.

Scène 6

L'implosion collective

Le groupe se réunit, une ambiance lourde. Les mots fusent, chargés de colère et de douleur. Les reproches se multiplient, chaque mot est une flèche.

LÉA (Frappant la table du plat de la main, sa voix est un cri de rage et de désespoir)

Je ne veux plus d'hypocrisie, plus de faux-semblants ! On se regarde tous avec des masques ! On ne parle pas de la vraie douleur ! On tourne autour du pot comme des acteurs qui n'ont pas appris leur texte ! On se ment !

SIMON (Riant d'un rire aigu qui perfore le silence)

La vraie douleur ? Tu veux la vraie douleur, Léa ? C'est quand tu te réveilles en sueur, en te souvenant d'une blague qu'il a faite, et que tu te retrouves seul à rire, ou plutôt à pleurer de rire parce que c'est absurde ! C'est ça la "vraie douleur" ! Et on n'écrit pas ça, on le vit ! C'est ça notre putain de pièce ! Un grand numéro de stand-up où le public est en larmes !

NORA (Le visage crispé, sa voix est un sanglot)

Mais qu'avons-nous sinon cette fragile famille ? Cette idée de pièce, c'était le seul fil qui nous rattachait ! On est en train de tout déchirer ! Le rideau va tomber pour de bon !

ANTOINE (La voix forte, s'interposant, tentant de reprendre le contrôle de la scène)

Il faut qu'on se parle, vraiment, même si ça fait mal ! Même si ça explose ! C'est le seul moyen de sortir de cette cage ! On est comme une troupe de théâtre qui répète une pièce sans l'avoir comprise ! Il faut qu'on sente la douleur, la comédie, l'absurdité ! On doit le jouer, le vivre !

Simon jette son carnet avec rage. Léa cache son visage dans ses mains, les épaules secouées par les sanglots. Nora sanglote. Antoine les regarde, impuissant.

Scène 7

L'improvisation de la vie

JÉRÔME (Brisant le silence)

Nous sommes là, ensemble, avec nos blessures et nos espoirs. Et nous avons survécu à ça aussi. C'est ça, la vraie scène. La plus difficile à jouer. Celle où on ne sait pas quelle réplique on aura, mais on sait qu'on la trouvera.

LÉA (Relevant la tête, un léger sourire aux lèvres)

On avance, même si c'est à tâtons. Même si on ne sait pas où on va. C'est ça notre pièce. L'improvisation de la vie, sans filet.

SIMON (Se rapprochant)

Je reste. Pour vous, pour moi. Et pour la mauvaise pièce qu'on va écrire, parce que c'est la nôtre. Et parce que je suis un lâche qui a besoin d'un public, même si c'est vous.

NORA (Avec une détermination nouvelle)

Pour ceux qui ne sont plus là, et pour ceux qui restent. Et pour que le rire revienne, même un peu. Même si c'est un rire maladroit.

ANTOINE (Prenant la main de Léa, puis celle de Simon)

Et quand l'un tombe, l'autre le relève. C'est la seule réplique qui compte. La seule mise en scène qu'on puisse maîtriser.

Scène 8

L'esquisse de la "pièce"

Le groupe reprend une répétition. Cette fois, c'est maladroit, mais avec une nouvelle énergie. Des sourires s'échangent, des regards. Simon esquisse un pas de danse absurde qui fait rire Léa. Jérôme observe, un sourire de tendresse sur les lèvres.

NORA (Riant)

Mais qu'est-ce que tu fais, Simon ? C'est le solo de la danse de l'espoir, ou celui du désespoir absolu ?

SIMON (S'agitant de façon ridicule)

C'est le solo de la danse du poulpe enrhumé qui a perdu ses tentacules ! Emma aurait adoré ! Elle aurait dit : "Enfin, une performance digne de ce nom !"

LÉA (Riant sincèrement)

Oui, elle t'aurait jeté des tomates ! Et tu les aurais mangées !

ANTOINE (Avec un sourire apaisé)

C'est ça. On continue. Notre pièce. Nos répliques. Nos rires, même faux au début. Jusqu'à ce qu'ils soient vrais.

Lumière s'estompe, puis noir.

Acte V

La lumière dans les fêlures

Scène 1

La scénographie de l'âme

Plusieurs jours ont passé. Le salon a été transformé. Un grand pan de mur est désormais couvert de feuilles, de photos, de dessins, de souvenirs. Léa, Antoine, Nora, et Simon sont là, debout, contemplant leur œuvre collective. Jérôme les observe en silence. L'ambiance est plus légère.

LÉA (émue, caressant le mur du bout des doigts)

Regardez. C'est ça notre pièce. Nos vies, nos rires, nos larmes... Nos fausses notes, nos répliques manquées. C'est imparfait. C'est chaotique. Mais c'est nous. C'est notre décor. Et ce n'est pas un mausolée. C'est un terrain de jeu.

SIMON (Un sourire sincère)

J'ai collé le menu du restaurant où on a fêté les 30 ans de Thomas. Il avait renversé son verre sur le serveur. Et il a dit : "C'est ma façon de baptiser l'endroit." Il était ridicule. Mais c'était tellement lui. (Il rit doucement, un rire apaisé, libérateur.) Je crois que je peux rire de ça, maintenant, sans pleurer.

NORA (Le visage illuminé, elle pointe une photo)

Et j'ai mis la photo d'Emma avec son bonnet de Père Noël en plein mois d'août. Elle disait : "Faut bien rire un peu, même si c'est de nous-mêmes." C'était sa philosophie, sa meilleure improvisation. C'est étrange, mais les voir sur ce mur, ça me donne l'impression qu'ils sont encore là, mais en coulisses, à nous applaudir.

ANTOINE (il pose une main sur l'épaule de Léa)

On ne guérit pas. On vit avec. On apprend à danser avec nos fantômes. C'est ça la nouvelle scène, la nouvelle réplique. On est les acteurs d'un show qu'on a créé nous-mêmes, au fur et à mesure.

Scène 2

L'audition des souvenirs

Quelques jours plus tard. La "pièce" avance. Ils s'entraînent à lire des extraits du carnet de Thomas, à improviser des scènes inspirées de leurs souvenirs. L'ambiance est studieuse, mais empreinte d'une excitation créative. Jérôme les observe, toujours présent.

JÉRÔME (Sa voix est calme et douce)

J'ai relu le carnet de Thomas. Il y a cette phrase... (Il cherche dans ses notes.) "Ne laissez jamais le silence dicter votre pièce. Même quand il hurle, inventez des dialogues. Trouvez des répliques. Continuez le spectacle."

LÉA (elle tient le carnet de Thomas, comme un précieux manuscrit)

C'est ce qu'on fait. On improvise. On invente. On se plante. Et on recommence. Parce que chaque réplique qu'on dit, c'est une façon de les faire exister encore. Et chaque rire, c'est un écho du leur.

SIMON

On pourrait faire une scène où je rate mon entrée. Où je trébuche, où je dis la mauvaise réplique. Et vous, vous me lancez des légumes ! Ça ferait rire Thomas. Il aurait adoré le côté pathétique.

NORA (Riant, complice))

Et moi, je viendrais te relever en disant : "Mon pauvre, même une chèvre aurait plus de dignité scénique !"

ANTOINE (Un rire profond)

La comédie naît souvent du désespoir, n'est-ce pas ? On est devenus des experts en tragicomédie. Les meilleurs acteurs de notre propre vie.

Scène 3

La première de la vie

Le salon est prêt. Des chaises ont été disposées en arc de cercle, comme pour un public. Les lumières sont douces et chaudes. Jérôme est assis au premier rang, son visage empreint d'une émotion profonde. Les quatre amis se préparent. Ils ne jouent pas une pièce pour un public extérieur, mais pour eux-mêmes, pour les absents, pour leur propre résilience. La "scène" est leur vie, leurs mots, leurs émotions. Ils commencent à lire, à improviser, à échanger. Les rires se mêlent aux larmes. C'est maladroit, touchant, sincère.

LÉA (Sa voix est posée, pleine d'émotion, elle lit un extrait qu'elle a écrit)

"Il y a des vides que les mots ne comblent pas. Des silences qui résonnent. Mais il y a aussi des rires qui éclatent, des gestes qui unissent, des souvenirs qui dansent. Et c'est là que l'on trouve la lumière, dans les fêlures."

SIMON (En improvisant, il mime une scène où il doit rire de lui-même, maladroitement, mais avec une touche de folie)

"Et même si je suis un lâche, même si j'ai peur du noir, même si je trébuche sur mes propres pieds, je serai là. Je serai là pour la

prochaine réplique. Pour la prochaine pirouette. Pour le prochain faux pas."

NORA (Avec une énergie débordante, elle danse quelques pas, un mélange de grâce et de maladresse joyeuse)

"Et je danserai ! Je danserai même s'il n'y a pas de musique. Même si les projecteurs sont éteints. Car chaque pas est une victoire, une rébellion contre le silence."

ANTOINE (sa voix est un hymne à la vie)

"Et nous serons là. Les uns pour les autres. Les acteurs d'une pièce sans fin. Une pièce qui ne nous a pas été donnée, mais que nous avons écrite. Jour après jour. Réplique après réplique. Rire après rire. Jusqu'à ce que la lumière se lève. Et elle se lève."

Les quatre se tiennent la main. Le murmure de la chanson d'Indochine, "J'ai demandé à la lune", s'amplifie légèrement, comme un écho lointain.

NOIR

ANNEXES

Fiche Personnages

1. Léa

Rôle principal : La survivante en quête de sens. Elle incarne le désespoir initial, la culpabilité du survivant et la difficulté à retrouver la joie.

Personnalité : Au début, elle est effondrée, hantée par le vide et les souvenirs. Elle est la plus touchée par la perte, semblant figée dans un rôle de tragédienne sans pièce. Son sarcasme est souvent une carapace pour sa profonde tristesse. Progressivement, elle

retrouve une lueur d'espoir, une détermination fragile, et une capacité à rire (même de ses propres maladresses).

Lien avec la métaphore théâtrale : Elle se voit comme une "actrice sans rôle", une "figurante" sur une scène désertée. Elle craint de "rater sa réplique" ou de "perdre le script". C'est elle qui, malgré ses peurs, finira par embrasser l'idée d'écrire leur propre "pièce de survie".

Évolution : Du déni et de l'isolement à l'acceptation progressive de la douleur et à la participation active à la reconstruction collective, notamment par le rire libérateur.

Répliques emblématiques : "Je préfère mon vide, au moins il est honnête. C'est le seul décor qui ne ment pas." / "J'ai l'impression d'être un personnage qui a oublié sa réplique et qui reste figée sur scène." / "C'est là que l'on trouve la lumière, dans les fêlures."

2. Antoine

Rôle principal : Le pilier, l'ancrage du groupe. Il est celui qui tente de maintenir la cohésion, d'apaiser les tensions et de raisonner face au chaos.

Personnalité : Calme, posé et bienveillant, il est le plus pragmatique du groupe, cherchant des solutions et des moyens d'avancer. Il est fatigué et marqué par le deuil, mais sa résilience est inébranlable. Il incarne la force tranquille et la patience.

Lien avec la métaphore théâtrale : Il voit la vie comme une "pièce improvisée", et cherche à en maîtriser la "mise en scène" collective. Il insiste sur l'importance de "se tenir ensemble", la seule "réplique qui compte".

Évolution : Il reste constant dans son rôle de soutien, mais sa capacité à intégrer l'humour et à pousser le groupe vers l'action se renforce au fur et à mesure.

Répliques emblématiques : "On est deux à essayer d'improviser cette foutue pièce sans script." / "Nos blessures ne sont pas des chaînes, Léa, mais des ponts." / "La seule réplique qui compte. La seule vraie mise en scène."

3. Nora

Rôle principal : L'optimiste fragile, la force apparente. Elle est celle qui essaie de maintenir une façade de positivité et d'apporter de la légèreté.

Personnalité : Énergique, solaire et très attachée à la joie de vivre, elle tente de "forcer" le rire et les souvenirs heureux. Sous cette façade se cache une profonde vulnérabilité et la peur de s'effondrer si elle lâche prise. Elle est la médiatrice naturelle des conflits.

Lien avec la métaphore théâtrale : Elle se perçoit comme une "meneuse de revue" malgré elle, cherchant la "bonne mélodie" pour le deuil. Elle met en scène les souvenirs et voit les absents "en coulisses, à les applaudir". Elle craint de jouer un "numéro de clown triste".

Évolution : Sa force est mise à l'épreuve, révélant ses propres failles. Elle apprend que la vraie force réside aussi dans l'acceptation de la faiblesse. Elle est l'initiatrice de la "soirée pour Emma" et joue un rôle clé dans le retour de Simon.

Répliques emblématiques : "Emma aurait dit : 'Si on ne danse pas, ils auront gagné.'" / "Je porte trop souvent le rôle de la forte... Je crains de m'effondrer." / "Et je danserai ! Je danserai même s'il n'y a pas de musique."

4. Simon

Rôle principal : Le cynique, le fuyard. Il incarne la culpabilité et la difficulté à affronter la douleur, se réfugiant dans l'humour noir et l'isolement.

Personnalité : Sarcastique, nerveux et profondément blessé, il exprime sa douleur par la colère, le cynisme et l'envie de fuir. Il a un sens de l'humour décalé et parfois blessant, qui est sa propre forme de défense. Il se sent "un lâche" mais reste lié au groupe.

Lien avec la métaphore théâtrale : Il se voit comme un "clown qui ne fait rire que lui-même", un "acteur de seconde zone" dans la pièce de leur absence. Son départ est une "pause dramatique" et il a besoin d'un "public" pour exister.

Évolution : De la fuite et du déni, il revient vers le groupe en acceptant sa vulnérabilité et en trouvant sa place dans la "pièce

collective", canalisant son cynisme dans un humour plus constructif.

Répliques emblématiques : "On écrit une farce grotesque pour les morts ?" / "C'est ça le rire du désespoir, Léa ! Le public applaudit, hein ?" / "Dites à Léa que même si je suis un lâche, je suis un lâche qui a besoin d'un public."

5. Jérôme

Rôle principal : L'intrus inattendu et le porteur de la sagesse. Il est le père de Thomas, absent de sa vie, qui se présente comme un rappel de la complexité des liens familiaux et le transmetteur du message de Thomas.

Personnalité : Au début, il est mal à l'aise, honteux de son passé, mais sincère dans sa démarche. Il devient progressivement un observateur bienveillant et un catalyseur de la résilience du groupe grâce au carnet de Thomas. Il incarne une sagesse tranquille acquise par ses propres erreurs.

Lien avec la métaphore théâtrale : Il est le "figurant qui s'incruste" dans la pièce du groupe, puis le "metteur en scène" silencieux qui révèle le "dernier acte" de Thomas. Il rappelle la vision de Thomas sur la vie comme une pièce.

Évolution : D'étranger et de coupable, il gagne la confiance du groupe en devenant un allié essentiel à leur processus de guérison, grâce au legs de son fils.

Répliques emblématiques : "Je suis Jérôme. Le père de Thomas. Je... je voulais vous voir. C'est un peu un débarquement surprise." / "Thomas croyait que la parole, même bancal, avait le pouvoir de briser les chaînes." / "La meilleure scène, c'est celle où tu te trompes de réplique et où tu improvises une nouvelle vérité."

1. Thomas

Thomas est le protagoniste absent de la pièce. Il est la figure centrale autour de laquelle tourne le deuil. Bien qu'il n'apparaisse jamais sur scène, sa présence se fait sentir à travers :

Les souvenirs : Les personnages rappellent constamment sa personnalité, ses blagues, ses habitudes ("sa lessive", "sa danse du poulpe enrhumé", "sa voix de casserole").

Ses écrits : Les lettres et le carnet qu'il a laissés sont son "dernier acte", offrant aux personnages principaux un chemin vers la guérison et l'impulsion de leur propre "pièce".

Sa philosophie : Son regard cynique mais profondément affirmateur de la vie ("Le ridicule, c'est l'autre", "Les mots sont des éclats de lumière", "La meilleure scène, c'est celle où tu te trompes de réplique") façonne le parcours du groupe.

Son impact : Toute la pièce témoigne de son influence sur ses amis, montrant comment son esprit continue de les inspirer à "faire perdurer le spectacle".

2. Emma

Emma est la compagne de Thomas et l'autre figure absente qui impacte profondément le groupe, en particulier Léa. Sa présence se fait sentir à travers :

Les souvenirs partagés : Comme Thomas, elle est fréquemment évoquée à travers des anecdotes, en particulier sa joie, son sens de l'humour unique et sa "philosophie de la débauche".

Son esprit : Elle représente une forme particulière de résilience et de refus de céder à la tristesse, souvent citée par Nora.

L'ampleur de la perte : Son absence, combinée à celle de Thomas, souligne l'ampleur de la tragédie pour Léa, qui a l'impression d'avoir "tout perdu".

Pourquoi leur absence est une force

Dans cette tragi-comédie, l'absence de Thomas et Emma est un élément fondamental. Elle crée le vide que les personnages vivants doivent apprendre à naviguer. En en faisant des "personnages implicites" dont les personnalités sont révélées uniquement à travers les souvenirs et les écrits qu'ils ont laissés, la pièce :

Accroît l'impact émotionnel : Le public ressent la perte aux côtés des personnages, comprenant l'immense vide laissé par ces personnalités vibrantes.

Se concentre sur le parcours des survivants : Le récit ne porte pas sur les circonstances de leur décès, mais entièrement sur la manière dont les vivants font face et trouvent un sens à leur absence.

Donne du pouvoir aux personnages restants : L'acte de se souvenir, de citer et d'interpréter les héritages de Thomas et Emma devient le cœur du processus actif de guérison et de création des survivants. Ils construisent une nouvelle "pièce" à partir des fragments de l'ancienne.

Analyse Littéraire

Genre : Tragi-comédie contemporaine. Le sous-titre de l'œuvre ("La Tragi-Comédie de la Survie") est un oxymore fondateur qui annonce d'emblée la tension centrale de la pièce : la cohabitation du tragique (le deuil, la perte irréversible) et du comique (l'humour noir, l'absurdité du quotidien, la résilience).

I. La Métaphore Théâtrale comme Dispositif Structurant et Thématique

Le choix d'une métaphore théâtrale pour traiter du deuil n'est pas anodin ; il est au cœur de la singularité et de la force de cette pièce.

Le Théâtre comme Cadre de la Vie et du Deuil : Dès la préface, l'œuvre pose la vie comme une "scène", les individus comme des "acteurs" et le deuil comme un "drame impromptu". Cette analogie omniprésente permet d'appréhender le processus de deuil non pas comme un état passif, mais comme une performance active et collective. Les personnages ne subissent pas seulement leur douleur, ils la "jouent", l'élaborent, la mettent en scène, la transforment.

La Scénographie de l'Âme : Le "mur des mots" de l'Acte V est une matérialisation physique de cette métaphore. Il ne s'agit pas d'un simple décor, mais d'une scénographie de l'intériorité du groupe, une externalisation de leur cheminement émotionnel. Chaque élément collé est une "réplique" visuelle, un "souvenir-accessoire" qui participe à la construction de leur récit.

La Quête du "Script" Perdu et la Création du Nouveau : La quête des personnages pour le carnet de Thomas, puis leur effort pour "écrire" leur propre pièce, symbolisent la recherche de sens après la perte. L'absence de "script" (la vie d'avant) force à l'improvisation,

un acte de création dans l'incertitude. Cela résonne avec des théories du théâtre de l'absurde (Beckett, Ionesco) où l'absence de sens ou de trame préétablie contraint les personnages à inventer leur propre réalité ou à faire face au vide. Ici, l'absurde n'est pas un cul-de-sac, mais un point de départ pour la création.

II. L'Exploration du Deuil : Pluralité des Réactions et Catharsis

La pièce offre un panorama nuancé des étapes et des manifestations du deuil, loin d'une vision linéaire ou univoque.

Les Visages du Deuil : Chaque personnage incarne une facette de la souffrance et du processus de résilience :

Léa : La mélancolie profonde, la culpabilité du survivant, la difficulté à se réapproprier le rire (Scène 1, Acte IV). Elle est la figure du "tragedienne" qui doit apprendre à jouer la "comédie".

Simon : Le cynisme comme mécanisme de défense, l'agressivité verbale masquant une culpabilité intense et une peur panique d'abandonner (Acte III, Scène 2 & 3). Son humour est une forme de "rire jaune" avant de devenir libérateur.

Nora : L'optimisme forcé, le besoin d'être le "roc" pour les autres, révélant une vulnérabilité sous-jacente (Acte IV, Scène 4). Elle symbolise la pression sociale de la "bonne conduite" face au deuil.

Antoine : La force tranquille, le rôle d'ancrage et de médiateur. Il représente la raison et la patience nécessaire pour traverser l'épreuve.

Jérôme : Le deuil inachevé et le rôle de "passeur" de mémoire, offrant une perspective extérieure et le "testament" de Thomas.

Le Rire comme Mécanisme de Survie et de Transgression : Le comique n'est pas un simple interlude. Il est une arme face au désespoir, une transgression des conventions du deuil. Le "rire sardonique" de Simon, les blagues absurdes sur Thomas et Emma, ou les improvisations loufoques (la "danse du poulpe enrhumé") sont autant de tentatives de domestiquer l'horreur de la perte. Ce rire est souvent "faux" au début, "hystérique" ou "amer", avant de devenir "sincère" et cathartique, marquant une étape clé de la guérison. Il permet de "respirer quand tout le reste étouffe" (Nora, Acte IV, Scène 2).

La Catharsis Collective : L'implosion collective de l'Acte IV (Scène 6) est un point de rupture essentiel. En laissant éclater la "vraie douleur", les reproches et les larmes, les personnages se purgent des non-dits. C'est après ce chaos que le "pacte de résilience" peut être scellé, permettant une "renaissance" collective.

III. Personnages Implicites et la Poétique de l'Absence

La présence des personnages "absents" (Thomas et Emma) est une composante dramaturgique fondamentale.

L'Absence comme Présence : Thomas et Emma ne sont jamais sur scène, mais ils sont les moteurs invisibles de l'action. Leurs souvenirs, leurs phrases, leurs objets (la lessive de Simon, le carnet de Thomas) les rendent plus présents que de simples figures du passé. Ils agissent comme des "fantômes bienveillants" ou des "spectateurs en coulisses".

Le Legs comme Incitation à la Vie : L'héritage de Thomas, en particulier son carnet et sa philosophie de vie, incite les vivants à ne pas se laisser submerger par le silence. Sa phrase "Ne laissez jamais le silence dicter votre pièce" devient un véritable commandement, un "acte de présence" posthume.

L'Intertextualité et la Mémoire : La pièce invite le spectateur à une forme de mémoire collective. Les personnages deviennent les gardiens de la mémoire des disparus, la transmettant à travers leurs récits, leurs rires et même leurs tentatives d'incarnation. Cela renvoie à l'idée que le deuil n'est pas l'oubli, mais une nouvelle forme de présence de l'être aimé, une "présence comme absence" (Ricoeur).

IV. Style et Langage

Le langage de la pièce est à la fois direct, émotionnel et souvent teinté de poésie.

Dialogue Incisif et Rythme : Les dialogues sont vifs, parfois se chevauchant pour traduire l'urgence ou le désordre émotionnel. Les répliques courtes et percutantes alternent avec des monologues plus introspectifs, créant un rythme dynamique.

Didascalies expressives : Les didascalies ("rire nerveux, presque hystérique", "rire amer et strident qui glace le sang, un son inhumain") ne sont pas de simples indications scéniques, mais de

véritables éléments stylistiques qui enrichissent la psychologie des personnages et la nature tragi-comique des émotions.

Symbolisme Sonore et Visuel : La chanson d'Indochine, "J'ai demandé à la lune", sert de leitmotiv, évoluant d'une mélancolie initiale à une lueur d'espoir. Le "mur des mots" est un symbole visuel puissant de reconstruction et de mémoire collective.

V. Portée Philosophique et Humaniste

"La Tragi-Comédie de la Survie" transcende le simple récit de deuil pour offrir une réflexion plus large sur la condition humaine.

La Vie comme Création Continue : La pièce suggère que la vie est un processus de création constant, une série d'improvisations où l'individu doit trouver sa propre "réplique" face à l'inconnu.

L'Importance du Lien Humain : Malgré les conflits et les individualités, c'est le lien entre les personnages, la "fragile famille" qu'ils forment, qui leur permet de survivre. La main tendue, le rire partagé, le soutien mutuel sont les piliers de leur résilience.

L'Espoir dans les Fêlures : Le message final est profondément humaniste : la lumière ne gomme pas les "fêlures" mais les traverse, les illumine. Le bonheur n'est pas l'absence de douleur, mais la capacité à l'intégrer et à continuer de vivre pleinement.

En conclusion, "Ceux qui restent" est une pièce riche et complexe, qui utilise avec brio les codes du théâtre pour explorer les mécanismes intimes et collectifs du deuil. Sa force réside dans sa capacité à faire coexister le rire et les larmes, le désespoir et l'espoir, offrant une vision à la fois crue et lumineuse de la résilience humaine. Elle se positionne comme une œuvre contemporaine pertinente, interrogeant la place de l'art dans la gestion du traumatisme et la reconstruction de soi.

Dossier Pédagogique

Ce dossier pédagogique propose des pistes d'exploitation pour l'étude de "Ceux qui restent", une pièce contemporaine explorant les thèmes du deuil, de la résilience et du pouvoir de la création face à l'adversité. À travers une métaphore théâtrale omniprésente,

l'œuvre invite à une réflexion sur la vie comme une performance constante, où le rire et les larmes s'entremêlent.

I. Présentation Générale de l'Œuvre

Titre : La Tragi-Comédie de la Survie

Genre : Tragi-comédie contemporaine

Thèmes principaux : Le deuil et la perte, la résilience et la reconstruction, l'absurdité de la vie, le pouvoir de l'art (écriture, théâtre) comme thérapie, l'amitié et le soutien social, l'humour comme mécanisme de défense.

Structure : Cinq actes, suivant un arc narratif qui va du désespoir initial à une forme de renaissance et d'acceptation.

II. Fiche des Personnages

(Voir la Fiche Personnages détaillée précédemment fournie, incluant Léa, Antoine, Nora, Simon, Jérôme, ainsi que Thomas et Emma comme personnages implicites.)

III. Pistes d'Analyse et de Réflexion (Niveau Lycée / Enseignement Supérieur)

A. La Métaphore Théâtrale : Structure et Sens

Le Monde est une Scène :

Relevez toutes les occurrences du champ lexical du théâtre (réplique, scène, acteur, public, décor, coulisses, script, etc.). Comment cette métaphore évolue-t-elle au fil des actes ?

En quoi le fait de percevoir leur vie comme une "pièce" aide ou entrave-t-il les personnages dans leur processus de deuil ?

Analysez la "scénographie de l'âme" que représente le "mur des mots" (Acte V, Scène 1). Comment cet élément physique participe-t-il à la narration de leur résilience ?

L'Improvisation face à l'Absence de Script :

Comment la perte de Thomas et Emma est-elle assimilée à la perte d'un "script" ou d'un "metteur en scène" ?

Quelles sont les implications de cette absence de guide sur les actions et les dialogues des personnages ?

En quoi l'idée d'une "pièce improvisée" devient-elle un acte de survie et de liberté ?

B. La Tragi-Comédie : Un Équilibre Délicat

Les Facettes du Deuil :

Comparez les différentes manifestations du deuil chez Léa, Simon, Nora et Antoine. Comment chaque personnage incarne-t-il une étape ou une réaction particulière (culpabilité, colère, fuite, soutien) ?

Analysez le rôle des personnages implicites (Thomas et Emma). Comment leur absence est-elle paradoxalement une présence forte, et comment leurs "légats" influencent-ils l'action ?

L'Humour : Masque ou Thérapie ?

Identifiez les moments où l'humour apparaît dans la pièce (blagues, auto-dérision, absurdité des situations). Sous quelles formes se manifeste-t-il (humour noir, rire nerveux, rire libérateur) ?

Discutez de la fonction du rire dans l'œuvre. Est-ce un moyen d'éviter la souffrance ou de la traverser ? Peut-on rire de tout, même du deuil ?

Comment le rire évolue-t-il, passant d'un "rire faux" (Acte II, Scène 2) à un "rire sincère" (Acte V, Scène 3) ?

Le Conflit comme Moteur :

Analysez la scène d'implosion collective (Acte IV, Scène 6). Pourquoi cette confrontation est-elle "nécessaire" ? Quel rôle joue-t-elle dans l'évolution des personnages et du groupe ?

C. Le Pouvoir de l'Art et de la Création

L'Écriture comme Acte de Résilience :

Comment les écrits de Thomas (lettres, carnet) deviennent-ils un catalyseur pour le groupe ? Quel sens prend l'acte d'écrire pour les personnages ?

Le projet de créer leur propre "pièce" symbolise-t-il une forme de thérapie collective ? En quoi l'art aide-t-il à donner un sens à l'indicible ?

La Quête de la "Voix" :

Les personnages cherchent à entendre la "voix" de Thomas même après sa mort. Comment cette quête se traduit-elle dans l'œuvre ?

Comment trouvent-ils leur propre "voix" (leur propre réplique, leur propre manière de vivre) au fur et à mesure de la pièce ?

IV. Questions de Synthèse et Ouvertures

"Ceux qui restent" est-elle une pièce pessimiste ou optimiste ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur des extraits précis.

Dans quelle mesure cette pièce peut-elle être lue comme une réflexion sur la condition humaine face à l'adversité et à la recherche de sens ?

Comparez les thèmes et la forme de cette pièce avec d'autres œuvres du théâtre de l'absurde (Beckett, Ionesco) ou du théâtre contemporain traitant du deuil ou de la résilience.

Si vous deviez mettre en scène cette pièce, quels choix feriez-vous pour le décor, les costumes, la lumière et la musique afin de renforcer le caractère tragi-comique de l'œuvre ?

V. Activités Pédagogiques Proposées

Atelier d'écriture :

Écrire un court monologue (ou une lettre, comme Thomas) du point de vue d'un des personnages, exprimant ses pensées les plus intimes sur le deuil et la "pièce" de leur vie.

Imaginer une scène "manquante" de la pièce, qui pourrait renforcer un aspect du caractère d'un personnage ou un moment de transition.

Analyse de scène :

Choisir une scène clé (par exemple, la lecture des lettres de Thomas, le conflit entre Léa et Simon, ou la "danse du poulpe enrhumé") et en analyser la construction, les enjeux, les émotions et le rôle des didascalies.

Mise en voix / Jeu de rôle :

Préparer et jouer une scène choisie, en prêtant attention aux nuances de voix, au rythme et aux émotions des personnages.

Exercice d'improvisation : les élèves reçoivent une "réplique" de Thomas et doivent y réagir en improvisant une courte scène, en gardant l'esprit tragi-comique.

Débat :

Organiser un débat sur le thème "Peut-on rire de tout ?" à la lumière de l'œuvre.

Discuter du rôle de l'art dans le processus de guérison et de la représentation de la souffrance au théâtre.

Dossier de Mise en Scène

I. Vision d'Ensemble

La mise en scène mettra en valeur l'intimité et la fragilité des personnages face à l'immensité de leur deuil. Le manque de moyens techniques sera transformé en une force, soulignant l'essence même du théâtre : l'acteur, le texte et l'imagination du spectateur. L'accent sera mis sur la sincérité du jeu, la physicalité des émotions et la puissance évocatrice du texte.

La pièce est une métaphore : la vie comme une scène, le deuil comme une pièce à improviser. Le décor et les éléments techniques doivent donc être suggestifs, laissant le public compléter les espaces.

II. Scénographie (Décor et Accessoires)

Le décor sera minimaliste, évocateur et modulable, permettant des transformations rapides et symboliques.

Le Salon :

Un canapé fatigué : Cœur de l'espace, lieu de réconfort, de conflit et de rapprochement. Il doit paraître vécu, usé.

Une table basse : Simple, légère, facile à déplacer. Elle sert de support pour les cafés, le journal, les brouillons, et plus tard, le carnet de Thomas et les lettres.

Quelques chaises disparates : Elles peuvent être déplacées, empilées, renversées pour symboliser le désordre ou l'unité du groupe. Leur variété peut évoquer la diversité des personnages.

Le "Mur Vivant" : Un pan de mur (un grand panneau mobile ou un rideau tendu) qui, au fur et à mesure des actes, se couvre des "mots", des photos et des souvenirs. Il commence nu, puis

s'enrichit. Idée : Utiliser du papier kraft, des post-it, des photos imprimées en noir et blanc, des fils pour relier les éléments. L'acte de coller ces éléments doit être visible et ritualisé.

Rideaux : Des rideaux lourds, tirés au début, qui créent une atmosphère confinée et étouffante. Ils peuvent être progressivement ouverts à la fin, laissant entrevoir une lumière plus douce et naturelle.

Accessoires Clés :

Tasses de café / thé : Objets récurrents qui symbolisent la tentative de normalité, le rituel du quotidien. Elles peuvent être vides, froides, pleines.

Le journal froissé (bandeau noir) : Symbole initial de la perte.

Les lettres et le carnet de Thomas : Objets sacrés, porteurs de secrets et d'espoir. Le carnet pourrait avoir une couverture usée.

Le pack de bières bon marché : Un élément d'humour noir et de tentative de légèreté.

L'enceinte de Nora (même si elle est "voyante") : Elle peut être symbolisée par un simple poste radio vintage ou un téléphone visible.

III. Lumière (Éclairages)

La lumière sera suggérée et évocatrice, utilisant les variations pour souligner les émotions et les passages du temps. Un minimum de projecteurs peut suffire, gérés manuellement ou via un simple pupitre.

Début de la pièce (Acte I) : Lumière pâle, froide et persistante, comme une journée sans fin. Ombre omniprésente. Peut être obtenue avec une ou deux sources frontales ou latérales à faible intensité.

Moments de tension/conflit (Acte III) : Lumière plus dure, contrastée, parfois légèrement baissée pour intensifier le drame. Les ombres peuvent être plus marquées.

Moments d'intimité/révélation : Lumière tamisée, douce et chaude, concentrée sur les visages ou les personnages concernés. Cela peut être créé par une seule source lumineuse directionnelle ou même des lampes de chevet sur scène.

Fin de la pièce (Acte V) : Transition vers une lumière plus claire, plus lumineuse, symbolisant la renaissance. Peut être obtenue par une légère augmentation générale de l'intensité et l'ouverture des rideaux.

Effets : Un simple gradateur pour les variations d'intensité. L'obscurité totale n'est pas nécessaire ; la pénombre suffit pour les transitions ou les monologues intimes.

IV. Son (Ambiance Sonore)

Le son sera minimaliste mais significatif, souvent diégétique (faisant partie de l'action) ou très symbolique.

Bruitages :

Bruits étouffés de la rue : Lointains, comme un monde qui continue sans eux.

Sonnette de porte : Forte, inattendue (Acte I, Scène 4).

Porte qui claque : (Acte III, Scène 3).

Son d'une horloge lointaine : Pour marquer le temps qui passe.

Musique :

La chanson d'Indochine ("J'ai demandé à la lune") : Utilisée comme leitmotiv.

Début : Version instrumentale très douce, presque timide (Acte II, Scène 2).

Moments clés : L'amplifier légèrement pour souligner une émotion (fin Acte II).

Fin : Version plus lumineuse, presque joyeuse (Acte V, Scène 3).

Peu de musiques additionnelles, pour ne pas surcharger l'émotion et laisser la place au texte. La musique peut être gérée depuis un simple lecteur MP3 et une enceinte.

V. Direction d'Acteurs

Le jeu sera le pilier de cette mise en scène.

Authenticité et Nuance : Insister sur la vérité des émotions. Les acteurs doivent vivre la douleur, mais aussi trouver le rire, même s'il est forcé, maladroit ou teinté de larmes.

Physicalité du Deuil :

Posture : Corps courbés, mouvements lents au début. La tension physique des conflits. La légèreté retrouvée dans les rires et la danse.

Gestes significatifs : Léa caressant la tasse vide, Simon reniflant le t-shirt, le geste de Jérôme tendant l'enveloppe, les mains qui se serrent.

Le Rire : Travailler les différentes nuances du rire (nerveux, amer, sardonique, libérateur, authentique).

Relations et Dynamiques de Groupe :

Mettre en lumière les liens forts mais aussi les fragilités et les frictions entre les personnages.

La distance physique entre les acteurs peut traduire l'isolement, le rapprochement l'unité.

Le rôle de Jérôme comme observateur extérieur puis comme partie intégrante du groupe.

Maîtrise du Rythme : Alternier les moments de silence lourd, les dialogues vifs et les éclats (de colère ou de rire). Laisser le silence parler, comme une pause dans une partition musicale.

VI. Stratégies face aux contraintes techniques

Le "Mur Vivant" : Plutôt que des projections complexes, le mur sera construit manuellement devant le public ou en coulisses, symbolisant l'effort collectif.

Lumière : Privilégier des ambiances simples : chaud/froid, fort/faible, ciblé/diffus. Des lampes de lecture, des bougies (fausses pour la sécurité), des guirlandes lumineuses peuvent être des ajouts simples mais efficaces.

Son : Un simple ordinateur portable ou une petite table de mixage avec deux enceintes suffisent pour gérer la musique et les quelques bruitages. Le silence et la voix des acteurs seront les éléments sonores les plus puissants.

Décors/Accessoires : Utiliser des objets du quotidien, chinés, détournés, pour créer un univers familier et intime. Le manque de moyens force la créativité et la symbolique.

Cette approche permet de créer une pièce poignante et efficace même avec des ressources limitées, en mettant l'humain et l'émotion au cœur de la performance.

LE BANC

Tragi-comédie en 3 actes

De Eric Fernandez Léger

Préface

Ce "Banc" est né d'une image simple, presque banale : deux figures solitaires partageant, sans le vouloir initialement, un espace public. Un banc au bord d'un lac, lieu de passage, de contemplation, mais aussi, potentiellement, de rencontre.

Au départ, je voulais explorer la rugosité des premiers contacts entre deux êtres que la vie a malmenés, deux naufragés émotionnels s'accrochant à leurs propres débris. Claire et Gaspard n'ont rien en commun, si ce n'est la cicatrice invisible d'une perte profonde. Leur occupation du banc est d'abord une forme d'empiètement, une résistance à l'autre qui vient perturber leur solitude chèrement acquise.

Pourtant, la proximité forcée, les silences partagés malgré eux, les bribes de mots échangés comme des cailloux lancés dans l'eau trouble de leur chagrin, vont lentement créer des ponts fragiles. Ce banc devient alors un lieu de confession involontaire, un espace où les masques craquèlent et où la vulnérabilité se dévoile, pas par une effusion sentimentale, mais par petites touches, par des gestes anodins, par une ironie mordante qui masque mal une blessure à vif.

Dans cette version enrichie, j'ai souhaité donner plus d'épaisseur à leurs silences, explorer davantage les méandres de leur mémoire et les mécanismes de survie qu'ils ont mis en place. J'ai tenté de rendre plus palpable la lente érosion de leur méfiance mutuelle et la naissance d'une forme de complicité inattendue, une solidarité de ceux qui savent ce que signifie porter le poids de l'absence.

"Le Banc" n'est pas une histoire de guérison miraculeuse. Le deuil ne s'efface pas, il se transforme, il apprend à cohabiter avec le

vivant. La fin ouverte de la pièce n'offre pas de résolution facile, mais plutôt une fragile lueur d'espoir, la possibilité d'un nouveau chemin, pas forcément ensemble, mais avec la conscience que la solitude peut parfois se fissurer pour laisser passer une autre forme de présence.

J'espère que cette immersion dans l'intimité de Claire et Gaspard vous touchera et vous rappellera que même dans les lieux les plus ordinaires, des rencontres extraordinaires peuvent avoir lieu, des rencontres qui, sans effacer la douleur, peuvent peut-être l'adoucir un peu.

Eric Fernandez Léger

L'intrigue

Au bord d'un lac mélancolique, un banc usé devient le théâtre d'une rencontre improbable. Claire, hantée par le souvenir de son époux disparu, y cherche un écho du passé. Gaspard, marginal et cynique, y a élu domicile pour fuir un deuil plus récent et plus brutal. Leur cohabitation forcée, d'abord abrasive et silencieuse, se transforme peu à peu en une fragile complicité. À travers des échanges mordants, des confessions nocturnes et des silences éloquents, ces deux âmes blessées apprennent à partager le poids de leur absence. "Le Banc" explore avec une humanité poignante la difficulté de l'après, la résilience face à la perte et la possibilité inattendue de trouver une lueur d'espoir dans le regard d'un autre. Une histoire de deuil, de solitude, mais aussi de la fragile beauté des rencontres au bord du vide.

Personnages

Claire : Femme d'âge mûr, élégante malgré la tristesse.

Gaspard : Homme d'âge mûr, marginalisé et désabusé.

ACTE I

Scène 1

Lac mélancolique, ses eaux sombres reflétant un ciel d'un gris perle uniforme, typique de ces matinées bretonnes où la lumière hésite à percer. Une brume légère danse à la surface, ajoutant une aura de mystère et de tristesse au paysage. Claire, son manteau beige d'une coupe classique mais dont le tissu porte les marques d'un usage prolongé et d'un certain laisser-aller, essuie méticuleusement la plaque commémorative fixée au banc. Ses gestes lents et précis trahissent une tentative de ritualiser son deuil, de trouver un semblant d'ordre dans le chaos de sa perte. Gaspard émerge péniblement d'un amas informe de couvertures grises et élimées, son visage buriné par le temps, l'alcool et le sommeil fragmenté. Ses yeux rougis et injectés de sang témoignent de nuits hantées par les remords et les souvenirs.

GASPARD (Voix rauque, éraillée, où l'ironie mordante est la dernière ligne de défense contre un océan de chagrin)

Alors, madame, on astique la pierre tombale ? Vous croyez vraiment que faire briller le nom du défunt va raviver sa présence ? Le chagrin, c'est une gangrène, voyez-vous. Ça s'étend, ça vous dévore de l'intérieur. Les morts... ils sont comme des parasites, ils s'accrochent à nous, ils nous vident de notre substance. On a beau les secouer, ils restent là, tapis dans l'ombre de nos pensées. Il faudrait une bonne purge pour s'en débarrasser. Ou... l'oubli. Mais l'oubli, c'est une trahison. C'est renier ce qui a été, effacer jusqu'à la trace de leur passage. Et ça... c'est une autre forme de mort.

CLAIRE (Sans relever les yeux, ses doigts gantés de cuir fin caressant délicatement les lettres gravées, comme si elle cherchait à déchiffrer un message secret)

Ce n'est pas une pierre tombale, monsieur. C'est... un lieu de mémoire. Un point d'ancrage dans le tourbillon de mon absence.

Relire cette date... 1998. Claude avait cette pudeur dans ses gestes d'affection. Ces petites attentions qu'il dissimulait sous un voile de nonchalance. Un matin d'avril, l'air était encore vif, chargé de la promesse du printemps. Il a sorti son vieux couteau suisse, celui qu'il affûtait machinalement en rêvassant, et il a gravé ces mots. "Comme les amoureux des ponts". Il n'a rien dit d'autre. Ce n'est que plus tard, en rentrant à la maison, que j'ai compris. Il comparait notre amour à ces constructions solides, capables de résister aux courants impétueux du temps. (Sa voix se brise légèrement, elle reprend d'un ton plus intime) Moi, je rêvais de symboles plus classiques. Nos initiales entrelacées dans un cœur, gravées sur un arbre de notre jeunesse. Lui préférait la sobriété des chiffres. « Les noms s'effacent, Claire. Les souvenirs s'estompent. Seules les dates témoignent d'un instant précis, d'un point de non-retour. Elles sont têtues, elles restent gravées dans le marbre de l'histoire personnelle. » Il avait cette fascination pour la permanence, pour ce qui défie l'oubli. Moi... j'y pressentais déjà la fragilité de toute chose.

Gaspard sort une bouteille de vin rouge d'une qualité douteuse, dissimulée sous un journal froissé près de ses pieds. Il la débouche avec un bruit sec et en prend une longue gorgée directement au goulot.

GASPARD

Moi, c'est 2017. Un automne pourri, voyez-vous. Les jours raccourcissaient comme une agonie sans fin. Les feuilles tombaient avec une résignation silencieuse, comme des illusions perdues. 6h32 du matin. Un silence... un silence tellement lourd qu'il en devenait palpable, juste avant le chaos. Les sirènes hurlant leur complainte funèbre, les lumières bleues déchirant l'obscurité. Des cris... des cris animaux, ceux qui vous rappellent la brutalité de l'existence, notre vulnérabilité face à la faucheuse. Une trousse de premiers secours maculée de sang, couleur d'un espoir vain, jetée là, comme un reproche muet. (Il crache avec un dégoût profond non loin du banc) Le corps... elle... Madeleine... elle avait cette expression sereine, presque détachée. C'est ça le plus... aberrant. La mort devrait nous tordre, nous déformer. Nous rendre à la laideur

de notre condition mortelle. Mais elle... elle semblait dormir paisiblement. Et moi... je n'ai rien vu venir. J'étais là, à ronfler comme un imbécile.

CLAIRE (S'asseyant avec une lenteur qui souligne le poids de son chagrin, le froid du banc transperçant l'épaisseur de son manteau)

Claude... il avait cette sensibilité au lieu. Il disait que chaque endroit portait en lui une histoire, une âme. Il avait remarqué cette légère inclinaison du banc vers l'eau. Il prétendait qu'un jour... (Elle serre ses mains gantées, ses jointures blanchissant sous l'effort) Qu'un jour, la mélancolie du lac finirait par nous attirer doucement, comme un aimant invisible. Il aimait ces analogies un peu morbides, ces détours de l'esprit qui lui permettaient d'apprivoiser l'idée de la fin. Ça le faisait sourire, d'un sourire énigmatique, comme s'il perçait un secret que nous ignorions. Moi... j'étais plus pragmatique. J'aimais la solidité de ce banc, son ancrage dans la terre. Lui, il voyait déjà son érosion lente, son retour inéluctable à la nature. Il préparait ses cours sur les civilisations disparues avec cette même fascination pour le déclin, pour la beauté des vestiges.

GASPARD (Interrompant la rêverie de Claire avec une impatience grincheuse)

« Un jour, peut-être... » Toujours ces foutues hypothèses ! « Peut-être que la mélancolie du lac va nous engloutir ». Les vivants ont une imagination débordante quand il s'agit d'enrober la mort de poésie à deux balles. Ma femme... non, le Docteur Loyer pour vous, faut respecter les titres, hein ? Elle au moins, elle avait les pieds sur terre. Elle parlait de statistiques, de probabilités. « Gaspard, à ton âge et avec tes excès, ton foie ressemble à du pâté éventé. Fais gaffe. » (Il tapote son ventre flasque avec une grimace de douleur et de regret) Bingo. Elle avait le sens de la formule, la saleté. Les médecins devraient interdire aux poètes de s'approcher des blocs opératoires. On finit par mourir d'une hémorragie de mots et d'une bonne vieille cirrhose. (Plus bas, comme s'adressant à un fantôme invisible) Elle m'avait prévenu, la vieille bique : "Tu vas crever d'amour pour tes chimères ou d'une bouteille de trop." J'ai fait le compte, figurez-vous. C'est un putain de match nul. J'écrivais des sonnets pourris, elle sauvait des vies. Et au final...

Un long silence pesant s'installe entre eux. Seul le léger clapotis de l'eau contre les pierres de la berge et le cri strident d'une corneille brisent la tension palpable. Un canard sauvage plonge et réapparaît, secouant ses plumes imperméables. Claire sort de son sac un carnet de moleskine noir, dont les pages épaisses semblent gorgées de souvenirs inexprimés.

Scène 2

Gaspard observe le carnet que Claire tient serré entre ses mains gantées. Ses propres doigts hésitent, puis se tendent avec une curiosité brutale. Il le prend, le feuillette avec une impatience presque agressive. Claire observe les mains de Gaspard, y lisant une histoire de labeur physique et d'une certaine brutalité, loin de la délicatesse des siennes.

CLAIRE (Voix à peine audible, comme si elle craignait de déranger les fantômes qui peuplent ses pensées)

Page 14... S'il vous plaît... Lisez... à voix haute. Je... je n'y arrive plus. Les mots... ils se sont figés. Ils ont perdu leur mélodie sans sa voix pour les animer. Il me les lisait parfois le soir, avant de s'endormir, sa voix douce berçant mes insomnies.

GASPARD (Ricanement doux-amer, lisant avec une emphase théâtrale, presque parodique)

"Liste des courses : 1) Pain complet - pour Claire et ses lubies diététiques. 2) Olives noires - ses préférées. 3) Une bouteille de bon vin - pour oublier la journée. Claude et ses contradictions... 2) Appeler Sophie - pour l'anniversaire de maman. Ne pas oublier la carte. 3)..." (Sa voix se brise soudainement, une émotion brute le submerge malgré sa tentative de cynisme) ..."Dire à Claire que je l'aime... plus que les mots ne pourront jamais le dire." (Il referme le carnet brutalement, visiblement déstabilisé. Un petit dessin d'enfant, plié et jauni, glisse entre les pages et tombe sur le banc.)

CLAIRE (Ses yeux fixés sur le dessin d'enfant, monologue murmuré, les larmes affleurant au bord de ses paupières)

C'était un dessin de notre petite fille, Élise. Elle avait six ans. Elle l'avait fait pour son anniversaire. Un soleil jaune maladroit, une maison aux fenêtres carrées, et deux silhouettes stylisées se tenant la main. "Papa et Maman". Claude le gardait toujours dans son portefeuille, plié en quatre, usé par le temps et les manipulations. Il disait que c'était son talisman, son rappel constant de ce qui comptait vraiment. Il parlait souvent d'elle, de ses rires cristallins, de ses questions naïves sur le monde. Il rêvait de la voir grandir, de lui apprendre à peindre, de lui raconter des histoires. (Sa main tremble légèrement) Il est parti avant... avant qu'elle ne comprenne vraiment ce que signifiait son absence. Elle demande encore parfois quand est-ce qu'il revient de son "long voyage". Et je... je ne sais plus quoi lui répondre.

GASPARD (Sort de sa poche un vieux briquet Zippo, dont la surface est ornée de gravures effacées par l'usage)

Madeleine... elle fumait comme un pompier à ses heures perdues. Des cigarettes bon marché, au goût âcre. Elle disait que ça calmait ses nerfs. Elle avait des nerfs d'acier, pourtant. Elle en a vu d'autres, dans sa vie. Des horreurs, même. Mais le soir, après ses gardes à l'hôpital, elle allumait une cigarette sur le balcon et elle regardait les étoiles. Elle disait que ça la reconnectait au reste du monde. (Il actionne le briquet à vide, la petite flamme hésitante illuminant brièvement son visage marqué. Il le referme avec un cliquetis sec) Elle m'avait offert ça pour mon anniversaire, il y a... une éternité. "Pour allumer tes mots, mon poète maudit", qu'elle m'avait dit en souriant. Elle seule croyait encore à mes vers à cette époque. Elle seule voyait encore une étincelle en moi. (Il caresse le briquet usé avec une tendresse inattendue) Elle... elle aurait aimé ce lac, je crois. Son calme trompeur. Sa profondeur insondable. Elle aimait les mystères. Elle aimait ce qui se cachait sous la surface.

Il essaie d'allumer le briquet, mais il est vide. Il le secoue avec frustration. Claire observe la scène avec une tristesse compatissante.

Scène 3

Le ciel s'assombrit soudainement, prenant des teintes d'encre menaçantes. Des éclairs strient l'horizon, suivis de grondements sourds qui se rapprochent inexorablement. Une pluie torrentielle s'abat sur le lac et ses rives, transformant le paysage paisible en une scène chaotique. Gaspard se lève brusquement, comme défiant les éléments, et lève les bras vers le ciel.

GASPARD (Sa voix se mêle au rugissement du tonnerre, une rage impuissante vibrant dans ses paroles)

Encore ! Encore une fois le ciel qui pleure ! Comme si nos propres larmes ne suffisaient pas ! Comme si l'univers entier se mettait de la partie pour nous rappeler notre misère ! Vous croyez que vos petites prières vont changer quelque chose, sainte femme ? Que vos silences contrits vont apaiser la colère des dieux ? La foudre ne fait pas de distinction entre les justes et les coupables ! Elle frappe au hasard, aveuglément, comme le destin !

CLAIRE (Restant assise sur le banc, son visage tourné vers le ciel, ses bras ouverts à la pluie battante)

Claude disait que l'orage était une catharsis. Que le ciel pleurerait nos peines avec nous. Que le bruit du tonnerre couvrirait nos sanglots. Il disait qu'il fallait accueillir la pluie comme une purification, un nouveau départ. Il aimait se tenir sous l'averse, le visage ruisselant, comme pour se laver de ses propres tourments. Il trouvait une forme de beauté sauvage dans la violence des éléments. Moi... j'ai toujours eu peur de l'orage. De cette force incontrôlable qui rappelle notre insignifiance. Mais aujourd'hui... (Elle ferme les yeux, laissant les gouttes froides glisser sur son visage) Aujourd'hui, je n'ai plus peur. Peut-être parce que j'ai déjà traversé ma propre tempête.

Gaspard la regarde, interloqué par son étrange sérénité au milieu du chaos. Il hésite, puis se réfugie sous le maigre abri d'un arbre rabougri.

GASPARD

Vous êtes folle ! Vous allez attraper une pneumonie ! Et je devrai supporter vos râles toute la nuit ! Sans compter que ça va tremper mes précieuses couvertures ! Vous avez une drôle de façon d'honorer vos morts, ma foi ! En vous offrant en sacrifice aux éléments !

CLAIRE (Sa voix est calme, presque détachée, au-dessus du bruit de la pluie)

Peut-être que je cherche à me fondre dans le paysage. À devenir une partie de cette tristesse universelle. À ne plus faire qu'un avec le deuil qui m'habite. Claude disait que la nature était la plus grande des consolatrices. Qu'elle seule pouvait comprendre l'étendue de notre perte sans jamais nous juger.

Un éclair particulièrement puissant illumine leurs visages. Un coup de tonnerre retentit, faisant sursauter Gaspard.

CLAIRE (Maintenant tendue vers Gaspard, l'invitant à la rejoindre)

Venez, monsieur. Sous la pluie, nous sommes tous égaux. Nos chagrins se mélangent. Nos larmes se confondent avec celles du ciel. Il n'y a plus de honte à pleurer quand le monde entier pleure avec vous.

Gaspard hésite un instant, tiraillé entre son cynisme et une étrange fascination pour la sérénité de Claire. Finalement, il quitte son maigre abri et s'approche d'elle, se tenant à quelques pas, exposé à la pluie battante.

GASPARD (Sa voix est moins assurée, presque un murmure)

Vous savez... elle... Madeleine... elle détestait la pluie. Elle disait que ça lui rappelait les jours sombres de son enfance. Les jours où elle se sentait seule et abandonnée. Elle se recroquevillait sous les couvertures et elle lisait des romans policiers pour échapper à la réalité. Moi... je restais près d'elle, je lui lisais des poèmes... des

vers sombres et mélancoliques, sûrement pas de nature à la réconforter. J'étais un idiot. Un poète raté et un mari pitoyable.

CLAIRE (S'approchant de lui et lui prenant doucement la main)

Peut-être que vous faisiez de votre mieux avec les outils que vous aviez. L'amour n'est pas toujours une science exacte. Et le deuil... le deuil est un chemin tortueux que chacun parcourt à sa manière. Claude disait...

GASPARD (L'interrompant doucement, une tristesse infinie dans le regard)

Arrêtez... arrêtez de citer votre Claude à chaque instant. Il n'est plus là. Il ne souffre plus. Nous, par contre... nous sommes bien réels. Nous sommes là, sous cette pluie battante, avec nos chagrins bien vivants. Parlons de nous, voulez-vous ? De ce qui nous ronge, nous, ici et maintenant.

Un long silence s'installe entre eux, brisé uniquement par le bruit incessant de la pluie. Ils restent là, côte à côte, se tenant la main, leurs visages ruisselants, partageant un instant de vulnérabilité brute.

Scène 4

L'aube finit par percer les nuages sombres, mais la lumière reste diffuse et mélancolique. La pluie a cessé, laissant derrière elle un paysage lavé et luisant. Claire revient, portant un thermos fumant et deux gobelets en carton, son manteau trempé collant à son corps.

GASPARD (Sa voix est rauque, mais moins agressive qu'à l'ordinaire)

Vous n'avez pas pris la peine de vous sécher ? Vous allez finir par ressembler à une vieille serpillère. Et votre fameux Claude... il aurait apprécié ce spectacle ?

CLAIRE (Versant le café chaud dans les gobelets, une légère vapeur s'élevant dans l'air frais)

Il aurait dit que j'étais en communion avec la nature. Que je portais les stigmates de la tempête comme des médailles. Il avait cette façon d'idéaliser les choses... même les plus désagréables. (Elle lui tend un gobelet) Café. Robusta, bien sûr. Le seul capable de réveiller les morts.

Gaspard prend le gobelet avec une lenteur inhabituelle. Il hume l'arôme puissant, puis boit une petite gorgée.

GASPARD (Son visage se crispe légèrement)

Toujours aussi... corsé. On dirait de la suie liquide. Madeleine... elle préférerait le décaféiné. Elle disait que le vrai café l'empêchait de dormir. Elle avait besoin de ses huit heures de sommeil pour affronter ses longues journées à l'hôpital. Elle se souciait de sa santé, elle. Contrairement à moi. (Il sort de sa poche une petite fiole contenant quelques comprimés blancs) Tenez. C'est ce qu'il me reste de ses anxiolytiques. Je n'en ai plus besoin, figurez-vous. Le silence... le silence permanent est un anesthésiant bien plus puissant.

CLAIRE (Regardant la fiole avec une tristesse infinie)

Gardez-les. On ne sait jamais... Peut-être qu'un jour, le silence deviendra trop lourd à porter. Peut-être que vous aurez besoin d'une béquille pour traverser la nuit. Claude... il prenait des somnifères parfois. Il disait que ses rêves étaient devenus trop peuplés de son absence.

GASPARD (Rire amer)

Nos rêves sont nos pires ennemis, n'est-ce pas ? Ils nous ramènent sans cesse à ce qu'on a perdu. Ils nous offrent des illusions éphémères de bonheur, juste pour nous réveiller brutalement à la réalité de notre solitude. (Il range la fiole) J'ai aussi ça. (Il sort un vieux stylo plume dont le corps est craquelé) C'était son stylo. Elle écrivait ses ordonnances avec ça. Des mots précis, techniques, qui sauvaient des vies. Moi... j'écrivais des poèmes illisibles avec le même stylo. Des mots inutiles qui n'ont jamais sauvé personne.

CLAIRE (Prenant le stylo avec respect)

Peut-être que vos mots ont sauvé des âmes. Peut-être qu'ils ont offert un peu de réconfort à ceux qui souffraient en silence. La douleur n'est pas toujours physique, monsieur.

Leurs regards se croisent, une lueur de compréhension mutuelle brillant brièvement entre eux.

GASPARD (Hésitant)

Elle... elle aimait bien les fleurs sauvages. Celles qui poussent au bord des chemins, sans qu'on leur demande rien. Elle disait qu'elles étaient plus vraies, plus authentiques que les fleurs cultivées. (Il désigne quelques pissenlits qui poussent timidement entre les dalles du banc) Regardez. Même ici... la vie essaie de reprendre ses droits.

CLAIRE (Un sourire fragile éclaire son visage)

Claude aimait les roses anciennes. Celles qui ont un parfum puissant et des pétales délicats. Il disait qu'elles portaient en elles la mémoire de tous les étés passés. Il m'en offrait souvent. Même quand il était trop faible pour se déplacer. Il me les faisait apporter par l'infirmière. Un dernier geste de tendresse... un dernier parfum d'amour.

Un silence doux s'installe entre eux, chargé d'une mélancolie partagée. Ils boivent leur café en regardant les reflets incertains du soleil sur le lac.

GASPARD (Brisant le silence d'une voix plus douce)

Vous savez... je crois qu'elle aurait aimé votre ténacité. Votre façon de revenir ici, jour après jour. Votre... votre fidélité à ce souvenir. Elle était comme ça, Madeleine. Obstinée à sa manière. Elle ne lâchait jamais rien. Surtout pas ceux qu'elle aimait.

CLAIRE (Ses yeux brillent légèrement)

Peut-être que nos êtres chers nous regardent, vous savez ? Peut-être qu'ils sont là, quelque part, à observer nos tentatives maladroites de survivre à leur absence. Peut-être qu'ils trouvent un peu de réconfort dans notre persévérance. Claude aimait l'idée d'une présence invisible. Il disait que l'amour était une force qui transcendait la mort.

GASPARD (Un sourire triste étire ses lèvres)

Si c'est le cas... j'espère qu'elle ne voit pas dans quel état je suis. Elle serait terriblement déçue. Elle avait tellement d'espoir pour moi... pour mes poèmes... pour ma vie. Et regardez-moi. Un vieux clochard alcoolique qui squatte un banc au bord d'un lac.

CLAIRE (Posant sa main sur la sienne, un geste de réconfort simple et sincère)

Nous faisons tous de notre mieux, monsieur. Avec ce qu'il nous reste. Avec la douleur qui nous habite. Ne soyez pas trop dur avec vous-même. Madeleine... elle vous aimait, n'est-ce pas ? Et l'amour... ça laisse des traces. Même après la mort.

Ils restent assis côte à côte, leurs mains se frôlant, partageant un moment de fragile humanité au bord du lac mélancolique.

Noir.

ACTE II

Scène 4

La nuit enveloppe le lac d'un voile d'encre profond, troué par le scintillement distant des étoiles et le reflet argenté et tremblant de la lune sur l'eau immobile. Une fraîcheur humide flotte dans l'air. Gaspard, visiblement éméché, titube légèrement en chantonnant à voix basse une vieille complainte populaire, sa voix rauque et hésitante se mêlant aux bruits nocturnes de la nature. Claire, emmitouflée dans son manteau, observe la scène avec un mélange de tendresse inquiète et de mélancolie douce.

GASPARD (Voix pâteuse, les mots s'échappant avec une difficulté amusée)

À la claire fontaine... je n'irai plus... mon cœur est trop lourd... de souvenirs amers... (Il trébuche sur une racine invisible) ...et mes pieds... bien trop fatigués... pour errer encore... (Il éclate d'un rire gras et court) L'amour... une illusion tenace... qui finit toujours par nous laisser... le cœur brisé... et les poches vides...

CLAIRE (Sa voix, bien que douce, porte une pointe de sèche ironie)

Votre interprétation de cette chanson est... disons... personnelle. Vous avez réussi à en écorcher la mélodie et à en noyer la poésie dans un flot d'alcool bon marché. Claude aimait beaucoup cette chanson. Il la sifflotait souvent en jardinant, ses mains terreuses s'activant avec une douce énergie. C'était l'une de nos premières chansons. Elle évoque pour moi la légèreté de nos débuts, un temps où l'ombre du deuil ne planait pas encore au-dessus de nos têtes.

GASPARD (Se dandinant légèrement, un doigt pointé vers le ciel étoilé avec une gravité feinte)

Mais c'est ma version... l'édition spéciale « Cœur brisé et bouteille à moitié vide ». Faut bien donner un peu de... de vécu, de tripes, à ces vieilles rengaines, non ? Elles doivent s'ennuyer à force de toujours raconter les mêmes histoires d'amour à l'eau de rose. Comme nous, à ressasser inlassablement les mêmes souvenirs douloureux. Au moins, ma version a le mérite d'être honnête. Cruellement honnête.

CLAIRE (Un léger sourire se dessine sur ses lèvres)

Votre honnêteté a parfois le goût amer du fiel, monsieur. Claude disait que j'avais une oreille musicale... sélective. Il entendait la beauté là où elle se cachait, même dans les fausses notes. Il aurait probablement trouvé une certaine... authenticité brute dans votre interprétation.

GASPARD (S'appuyant lourdement sur son bâton de fortune)

M'dame Claire... sur ce banc... la nuit... c'est le temps des confessions... des vérités qui brûlent la langue le jour... On paye son tribut au silence étoilé... en partageant un peu de notre noirceur... Alors, à vous ! Votre tour est venu de nous bercer avec vos mélodies douces... ou de nous déchirer le cœur avec vos silences amers.

CLAIRE (Soupire doucement, sa voix pure et mélancolique se mêlant au murmure du vent dans les arbres)

J'ai trouvé l'eau si profonde... que je m'y suis noyée... il y a si longtemps... dans le reflet de son absence... et je n'ai jamais... jamais réussi à remonter à la surface...

Un silence suspendu plane entre eux, chargé d'une émotion palpable. Gaspard se fige, son regard se perdant dans le vague.

GASPARD (Murmurant, comme s'adressant à un fantôme invisible)

Putain... Vous avez... cette intonation... cette fragilité dans la voix... ça me rappelle... elle. Madeleine. Elle chantait parfois des

berceuses douces, même quand la douleur la rongait. Sa voix... c'était un fil de soie fragile qui tissait une trêve avec le chaos. Elle chantait l'espoir... même quand elle savait que l'ombre gagnait du terrain. Elle avait cette force... cette capacité à trouver de la beauté même dans les moments les plus sombres.

CLAIRE (Se penchant, elle sort de son sac une petite flasque en métal, dont le poli froid contraste avec la chaleur de sa main)

Du cognac. Un vieux VSOP. Celui que Claude réservait pour les occasions spéciales... ou pour les nuits de grande solitude. Il disait que ça réchauffait l'âme autant que le corps. Pas le vulgaire alcool qui anesthésie la douleur, mais celui qui l'adoucit, qui permet de la regarder en face sans flancher.

GASPARD (Ses yeux brillent d'une émotion trouble)

Enfin... une âme sœur dans l'art de noyer ses fantômes avec élégance. Santé. À ceux qui ne sont plus là pour partager nos verres... et à ceux qui restent, avec leurs blessures à vif.

Il prend la flasque, boit une gorgée longue et brûlante, puis la tend à Claire. Elle hésite un instant, puis porte la flasque à ses lèvres et prend une gorgée délicate.

GASPARD (Un sourire triste étire ses lèvres)

Ça vous brûle, hein ? Le chagrin, c'est comme ça. Ça vous prend à la gorge et ça vous empêche de respirer. Mais parfois... parfois, une petite flamme intérieure peut aider à l'apaiser un peu.

CLAIRE (Essuyant ses lèvres avec le dos de sa main)

Non. C'est... fort. Claude... il préférait le whisky single malt. Avec des adjectifs compliqués pour décrire ses arômes. "Tourné", "fruité", "avec une longue finale en bouche". Il passait des heures à disserter sur les subtilités de chaque distillerie. Moi, je trouvais juste que ça sentait la fumée et le souvenir. (Elle sort de son sac le livre de poche usé, ses pages cornées témoignant de nombreuses

lectures) Il voulait que je lui lise des poèmes de Verlaine pendant ses dernières nuits. Il disait que sa mélancolie douce était un écho à la sienne. Il soulignait des vers... des mots qui résonnaient avec sa propre tristesse. "Le ciel est, par-dessus le toit, si bleu, si calme !" Il y trouvait une forme de paix, une acceptation de l'inéluctable.

Gaspard touche la couverture du livre avec une déférence inattendue.

GASPARD (Sa voix est presque un murmure)

J'ai toujours préféré Rimbaud. Sa révolte, sa rage de vivre... même dans la souffrance. "Je est un autre". C'est ce que je ressentais parfois. Comme si la douleur me transformait en quelqu'un que je ne reconnaissais plus.

CLAIRE

Lisez-moi "Le Dormeur du val". C'était l'un de ses préférés. Il y trouvait une beauté tragique, une innocence fauchée en pleine jeunesse. Pour Claude... et peut-être... pour tous ceux qui sont partis trop tôt.

GASPARD (Prenant le livre avec précaution, comme s'il s'agissait d'un objet sacré)

Ok. Mais ne vous attendez pas à une lecture pleine d'entrain. Ma voix est aussi rouillée que mon âme. Et si ça vous déprime encore plus, faudra pas venir pleurer sur mon épaule. J'ai déjà assez de mes propres larmes à essuyer.

Scène 5

Un orage éclate soudain, plus violent que le précédent. La pluie s'abat en torrents, le vent hurle et le tonnerre gronde, illuminant brièvement le lac agité. Claire, surprise, se lève instinctivement.

Gaspard, malgré son état d'ébriété, la tire sous la maigre protection de la bâche qu'il avait installée.

GASPARD (Criant pour couvrir le bruit de l'orage)

Vous voulez vous faire emporter par le vent, sainte nitouche ? Vous avez une fascination morbide pour les éléments, ma parole ! Rentrez sous cette foutue bâche avant d'être réduite en bouillie ! Et elle n'est pas extensible, alors serrez-vous !

CLAIRE (Riant nerveusement, surprise par la soudaineté de l'orage et la brusquerie de Gaspard)

Claude disait que le bruit de l'orage nous rappelait notre petitesse face à la nature. Qu'il fallait l'écouter avec humilité. Il aimait se tenir près de la fenêtre, fasciné par le spectacle des éclairs. Moi... j'ai toujours eu une peur panique du tonnerre.

GASPARD (La serrant involontairement contre lui sous la bâche trempée)

Votre Claude avait des idées bien étranges pour un homme qui aimait la tranquillité d'un lac. Moi, je dis que l'orage, c'est juste du bruit et de l'eau qui mouille. Et sous cette bâche, on est deux naufragés qui attendent que ça passe. Alors, cessez de trembler et essayez de vous détendre. On a l'air de deux chats effrayés.

Ils sont pressés l'un contre l'autre, leurs corps se frôlant maladroitement sous la bâche. La pluie tambourine sur la toile fragile.

CLAIRE (Son visage tout près de celui de Gaspard, elle sent son odeur d'alcool et de tabac froid)

Vous sentez... la solitude. Et une pointe de... de peur, peut-être ? C'est étrange... mais ce n'est pas désagréable. C'est... humain. Moins angoissant que le silence froid de ma maison vide.

Un éclair illumine violemment leurs visages rapprochés. Ils restent un instant figés, leurs regards se croisant dans l'obscurité.

GASPARD (Sa voix est plus douce, presque un murmure)

La peur... elle ne me quitte jamais vraiment. Surtout quand le ciel gronde comme ça. Ça me rappelle... le bruit des machines à l'hôpital. Le bip monotone de son moniteur cardiaque... juste avant le silence. Le silence définitif.

CLAIRE (Sa main se pose timidement sur le bras de Gaspard)

C'était pendant un orage, n'est-ce pas ? Son départ. Le ciel pleurait avec vous.

Un long silence s'installe sous la bâche, uniquement ponctué par le martèlement de la pluie. La tension entre eux s'adoucit légèrement, remplacée par une forme de compréhension mutuelle.

GASPARD (Sa voix est brisée, pleine d'une douleur sourde)

6h32 du matin. Un éclair a illuminé la chambre juste avant... juste avant que son dernier souffle ne s'échappe. J'ai cru que c'était son âme qui s'envolait. J'ai tendu la main... mais il n'y avait plus rien. Que le vide froid du drap. Et le silence... ce silence assourdissant qui m'a avalé tout entier. Chaque orage me ramène à cet instant. Chaque éclair me rappelle sa pâleur.

CLAIRE (Sa voix est douce, pleine de compassion)

Claude est parti paisiblement. Dans son sommeil. Un léger sourire sur les lèvres, comme s'il rêvait d'un endroit meilleur. Mais... je n'ai pas eu le temps de lui dire au revoir correctement. J'avais une phrase... un simple "je t'aime"... coincée au fond de ma gorge. Elle y est restée depuis. Elle me brûle encore parfois, comme un remords éternel.

Un nouvel éclair illumine leurs visages rapprochés. Ils restent enlacés sous la bâche fragile, partageant un instant de vulnérabilité profonde.

Scène 6

Le petit matin se lève sur un paysage brumeux, la lumière filtrant à travers le voile humide. Claire revient avec deux bols fumants, l'odeur chaude d'une soupe réconfortante flottant dans l'air frais.

GASPARD (Reniflant avec méfiance)

Ça sent... la cantine de l'hospice. Vous essayez de me sevrer de mon alcool avec une mixture insipide ? C'est votre vengeance pour mes sérénades nocturnes ?

CLAIRE (Un léger sourire illumine son visage fatigué)

Soupe à l'oignon. Recette de Claude. Il disait que ça réchauffait les cœurs solitaires et les âmes en peine. Avec une petite rasade de cognac. Enfin... parfois une plus généreuse, quand la peine était trop lourde à porter. Il prétendait que ça chassait les fantômes.

Gaspard hésite, prend un bol, hume prudemment, puis prend une petite gorgée. Son expression passe de la méfiance à une vague surprise.

GASPARD (Un murmure inattendu)

C'est... étonnamment bon. Il y a... de la chaleur là-dedans. Et une drôle de douceur... malgré l'oignon. Madeleine... elle détestait l'oignon. Elle disait que ça lui donnait mauvaise haleine. Elle préférait les soupes fades, sans goût. Comme sa vie, parfois.

Claire sort de son sac une petite boîte en bois sombre, ornée de motifs délicats.

CLAIRE

J'ai gardé ça... près de son oreiller. Il emportait toujours quelques-unes avec lui. Des photos. Des petits mots griffonnés. Des souvenirs précieux qu'il ne voulait jamais perdre.

Gaspard sort de la poche intérieure de son manteau un petit sac en plastique transparent, contenant une poignée de poussière grise.

GASPARD

Trois ans. Trois ans que je traîne ça. Dans ma poche. Comme un poids constant. Elle attendait ça... elle qui aimait tant la propreté, l'ordre. Elle aurait hurlé en voyant ça dans un vulgaire sac en plastique.

Silence lourd entre eux.

CLAIRE (Sa voix est douce, pleine de tristesse)

On... on le fait ensemble ? Peut-être que ça allègera un peu le fardeau. Un dernier voyage... à deux.

GASPARD (Fixant le sac de cendres avec une intensité douloureuse)

Elle m'aurait dit... "Débarrasse-toi de ça, espèce d'idiot sentimental. Et arrête de te morfondre." Alors... allons-y pour l'adieu collectif. Puisqu'on est devenus des experts en deuils partagés.

Ils se lèvent lentement, portant chacun leur vestige de l'être aimé, et marchent en silence vers le bord du lac. Claire s'arrête un instant, son regard hésitant.

CLAIRE

Et si... et si je regrettais ? Si c'était une erreur de laisser partir cette dernière trace tangible de lui ? J'ai l'impression d'effacer une partie de son existence.

GASPARD (Son regard fixé sur le sac de cendres)

Alors c'est qu'il est temps. Les regrets, c'est comme ces cendres. Faut les disperser avant qu'ils ne nous étouffent complètement. Avant qu'ils ne transforment notre cœur en une terre aride où rien ne peut plus pousser. Faut laisser la place à autre chose... même si on ne sait pas encore quoi.

Simultanément, ils ouvrent leurs mains et laissent les cendres et les souvenirs s'envoler au-dessus de l'eau calme du lac. Une légère brise les emporte doucement. Un cygne solitaire glisse silencieusement à la surface. Claire murmure, les yeux perdus dans le vague.

CLAIRE

"Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil." C'était son poème préféré. Il me le récitait parfois en regardant le ciel étoilé, rêvant d'un amour qui défierait le temps.

GASPARD (Sa voix est rauque, pleine d'une tristesse résignée)

"Le dormeur du val. C'est un trou de verdure où chante une rivière..." Un autre poète. Un autre sommeil éternel.

Ils restent là, côte à côte, leurs mains se frôlant presque, leurs vêtements portant la fine poussière grise des adieux. La lumière douce du matin naissant baigne la scène d'une mélancolie poignante.

Noir.

Scène 7

Quelques jours plus tard. Le lac miroite sous un soleil doux. Claire est assise sur le banc, lisant le carnet de Claude. Gaspard arrive, portant un bouquet de fleurs sauvages un peu fanées.

GASPARD (D'une voix bourrue mais moins agressive qu'à l'accoutumée)

J'ai trouvé ça au bord du chemin. Ça ne vaut pas vos roses sophistiquées, mais... c'est du coin. Du brut. Du vrai. Sans artifice. Comme nous, en quelque sorte.

CLAIRE (Levant les yeux, un léger sourire)

Elles sont très belles, Gaspard. Merci. Claude aimait aussi les fleurs sauvages. Il disait qu'elles avaient une âme plus libre. (Elle prend le bouquet et en respire le parfum discret) Elles sentent la terre et le soleil. C'est une bonne odeur.

Gaspard s'assoit à l'autre extrémité du banc. Un silence confortable s'installe entre eux, seulement troublé par le chant des oiseaux et le léger clapotis de l'eau.

GASPARD

Vous lisez toujours ses gribouillis ? Vous n'avez pas peur de vous enfermer dans le passé ?

CLAIRE (Fermant doucement le carnet)

Le passé fait partie de moi, Gaspard. Je ne peux pas l'effacer comme ça. Mais je n'y suis pas enfermée. Je... je le visite parfois. Pour me souvenir. Pour comprendre. Pour ne pas oublier.

GASPARD

Et ça vous apporte quoi ? De la douleur en plus ? Des regrets sans fin ?

CLAIRE

Parfois. Mais parfois aussi... de la paix. De la reconnaissance pour ce que j'ai vécu. Et la force de continuer. Vous ne retournez jamais à vos poèmes ?

GASPARD (Hausse les épaules)

Ces mots sont morts. Ils n'ont plus rien à dire. Ils sont le reflet d'un homme que je ne suis plus... ou que je n'ai jamais vraiment été.

CLAIRE

Je ne crois pas ça. Je crois que les mots gardent une part de l'âme de celui qui les a écrits. Même s'il a changé. Même s'il souffre.

Un nouveau silence s'installe, plus profond que le précédent. Ils regardent le lac, chacun perdu dans ses propres pensées.

GASPARD (Brisant le silence d'une voix presque hésitante)

Madeleine... elle avait un rire... particulier. Un peu rauque. Un peu... moqueur. Mais quand elle riait vraiment... ça illuminait son visage. Ça me rendait... heureux. Et maintenant... le silence est tellement... définitif. Il n'y a plus cet écho. Plus cette chaleur.

CLAIRE

Claude avait l'habitude de chanter sous la douche. Faux, terriblement faux. Mais ça me faisait sourire. Même les matins difficiles. Maintenant... la salle de bains est tellement silencieuse. Trop propre. Trop... vide.

Ils se sourient tristement, partageant la même expérience du silence assourdissant laissé par l'absence.

Scène 8

Le soleil commence à descendre, peignant le ciel de teintes orangées et roses. Claire sort de son sac une petite bougie et un briquet. Gaspard sort une bouteille de vin un peu meilleure que d'habitude.

CLAIRE

Ce soir... j'avais envie d'allumer une lumière pour lui. Un petit signe. Pour dire que je pense à lui.

GASPARD (Débouchant la bouteille)

Et moi... j'avais envie de partager un verre. Pour oublier un peu. Pour ne pas sombrer complètement dans les ténèbres.

Claire allume la bougie et la pose délicatement sur le bord du banc. La petite flamme vacille doucement. Gaspard remplit deux gobelets en plastique.

CLAIRE

Vous croyez qu'ils nous voient ? Qu'ils savent qu'on pense à eux ?

GASPARD (Hausse les épaules en buvant une gorgée)

Peut-être. Ou peut-être qu'ils sont ailleurs. Dans un endroit où la douleur n'existe plus. Où les souvenirs s'estompent enfin. J'espère pour eux que c'est le cas.

CLAIRE

Moi... j'espère qu'ils se souviennent de nous. Qu'une partie de notre amour les a suivis.

Ils restent un moment en silence, regardant la flamme de la bougie danser et les couleurs du coucher de soleil se refléter sur le lac.

GASPARD (Tendant son gobelet)

À nos fantômes. Qu'ils trouvent enfin la paix... ou qu'ils continuent à veiller sur nous, à leur manière étrange.

CLAIRE (Trinquant doucement)

À l'amour... qui survit à la mort. Et à l'espoir... fragile mais tenace.

Ils boivent en silence, leurs regards perdus dans la contemplation du crépuscule.

Scène 9

La nuit est tombée. La lune projette une lumière douce sur le lac. Claire et Gaspard sont toujours assis sur le banc, mais une atmosphère plus détendue s'est installée entre eux.

CLAIRE

Vous savez, Gaspard... je crois que Claude aurait apprécié votre... votre franchise brutale. Il détestait les faux-semblants.

GASPARD (Un petit sourire)

Et Madeleine... elle aurait probablement trouvé que vous êtes trop gentille pour votre propre bien. Elle avait un côté plus... direct.

CLAIRE

Peut-être que nous nous équilibrons, alors. Nos différences... elles comblent un peu nos manques.

GASPARD (Hésitant)

Vous... vous allez revenir demain ?

CLAIRE (Le regardant)

Je ne sais pas, Gaspard. Je... je n'ai pas l'habitude de prendre des engagements. Mais... j'en ai envie.

GASPARD (Un petit signe de tête, les yeux fixés sur le lac)

Moi non plus. Mais... la solitude... parfois... elle pèse trop lourd.

Un long silence s'installe. La lune se reflète sur le lac comme un pâle espoir.

CLAIRE

Peut-être que... peut-être qu'on pourrait essayer de ne plus être seuls, de temps en temps. Juste... être là. Ensemble. Sans rien attendre de plus.

GASPARD (Sans la regarder, mais un léger sourire sur les lèvres)

Peut-être. Ça ne coûte rien d'essayer, après tout.

Ils restent assis dans la nuit, la promesse incertaine d'un avenir partagé flottant dans l'air.

Noir.

ACTE III

Scène 10

Une semaine plus tard. Le banc est propre, débarrassé des feuilles mortes et des quelques détritus qui s'y accumulaient parfois. Gaspard est assis, lisant un journal. Il a l'air un peu plus soigné que d'habitude. Claire arrive, portant un petit sac en tissu.

CLAIRE

Bonjour, Gaspard. J'ai apporté des croissants. Frais de ce matin. Claude adorait ça le dimanche. Une petite tradition que j'essaie de perpétuer.

GASPARD (Baissant son journal, un air surpris)

Des croissants ? Pour moi ? Vous devenez dangereusement prévisible, madame. Mais... merci. (Il en prend un, l'air presque gêné) C'est meilleur que le pain rassis que je grignote d'habitude.

CLAIRE (S'asseyant à côté de lui)

Il faut bien se faire plaisir de temps en temps. Même quand le cœur est lourd. Et puis... c'est agréable de partager quelque chose de simple.

Ils mangent en silence, observant le lac qui s'anime doucement avec l'arrivée des promeneurs du dimanche.

GASPARD (Après quelques minutes)

J'ai... j'ai fait quelque chose.

CLAIRE (Le regardant avec curiosité)

Quelque chose ? Quoi donc ?

GASPARD

J'ai appelé la faculté. Pour la clé de mon ancien bureau. Ils... ils ont dit qu'elle était toujours là. Dans un tiroir. Oubliée. Comme moi, sans doute.

CLAIRE

Et vous allez y aller ?

GASPARD (Hésitant)

Je ne sais pas. C'est... un peu effrayant. Retourner là-bas. Voir les fantômes de mes ambitions passées. Les piles de manuscrits inachevés. La poussière sur mes rêves.

CLAIRE

Peut-être que vous y trouverez quelque chose. Une étincelle oubliée. Une phrase inachevée qui attend d'être terminée.

GASPARD

Peut-être. Ou peut-être que je vais juste constater l'étendue de mon échec.

CLAIRE

Même l'échec peut être une forme d'apprentissage, Gaspard. Une étape nécessaire pour avancer. Claude disait que les ruines étaient les plus belles des constructions, car elles portaient en elles la cicatrice du temps.

GASPARD

Votre Claude avait réponse à tout, n'est-ce pas ? Même à mes propres défaites.

CLAIRE

Il essayait juste de trouver un sens... même dans l'absurdité.
Comme nous tous, je suppose.

Ils sourient tristement. Gaspard termine son croissant.

GASPARD

Peut-être que j'irai. Demain. Juste... regarder. Sans rien attendre.

CLAIRE

C'est un premier pas, Gaspard. Et c'est déjà beaucoup.

Scène 11

Quelques semaines plus tard. Le temps est plus clément. Claire arrive avec un livre à la main. Gaspard n'est pas là. Elle s'assoit et commence à lire. Gaspard arrive quelques minutes plus tard, portant une petite sacoche en bandoulière.

CLAIRE

Bonjour, Gaspard. Vous êtes en retard.

GASPARD (Un léger sourire)

J'avais... quelque chose à faire.

CLAIRE (Remarquant la sacoche)

Qu'est-ce que c'est ?

GASPARD (Hésitant)

Un travail. J'ai... j'ai trouvé un petit boulot à la bibliothèque municipale. Ranger les livres. Conseiller les lecteurs perdus.

CLAIRE (Ses yeux s'illuminent)

C'est merveilleux, Gaspard ! Je suis si heureuse pour vous !

GASPARD (Un peu gêné)

Ce n'est rien. Juste... de quoi occuper mes journées. Et gagner quelques sous pour ne plus dépendre uniquement de ma maigre pension.

CLAIRE

C'est plus que ça, Gaspard. C'est un retour à ce que vous aimez. Aux mots. Aux histoires.

GASPARD (Regardant le lac)

Peut-être. Ou peut-être que je vais juste constater à quel point j'ai perdu le fil. Mais... c'est une tentative. Comme vous avez dit. Un premier pas.

CLAIRE (Lui tendant son livre)

Je lisais ça. Un recueil de poèmes de Rilke. Claude me l'avait offert. Il y a des passages... qui m'ont parlé.

GASPARD (Prenant le livre avec précaution)

Rilke... Un autre pessimiste magnifique. Peut-être que je le lirai. Quand j'aurai fini de ranger les romans policiers et les manuels de jardinage.

Ils sourient. Un vent léger fait frémir les feuilles des arbres.

CLAIRE

J'ai aussi... j'ai commencé à peindre à nouveau. J'avais arrêté après... après sa mort. Je n'en avais plus la force. Mais... j'ai ressorti mes toiles. Mes pinceaux. Les couleurs me manquaient.

GASPARD (La regardant avec une nouvelle attention)

Qu'est-ce que vous peignez ?

CLAIRE

Des paysages. Des couleurs. Des choses simples. La lumière sur le lac. Les arbres au printemps. Des choses qui... qui respirent la vie.

GASPARD

C'est bien, Claire. C'est très bien.

Un silence s'installe, empli d'une nouvelle forme d'espoir.

Scène 12

Quelques mois plus tard. L'été est à son apogée. Le lac brille sous le soleil. Claire et Gaspard sont assis sur le banc. Claire tient une lettre à la main.

CLAIRE

J'ai reçu une lettre. De la galerie d'art de Saint-Malo. Ils... ils veulent exposer certaines de mes toiles.

GASPARD (Un large sourire)

C'est fantastique, Claire ! Je vous l'avais dit ! Vous avez du talent !

CLAIRE (Un peu émue)

Je ne sais pas... C'est un peu effrayant. Se montrer à nouveau.

GASPARD

Il faut y aller. Claude aurait été fier de vous. Madeleine aussi, je crois. Elle aimait les gens qui se battaient pour leurs passions.

CLAIRE

Peut-être... Et vous, Gaspard ? Comment se passe votre travail à la bibliothèque ?

GASPARD

Bien. J'aime le silence des livres. Et parfois... je tombe sur un vers, une phrase... qui résonne encore. J'ai même... j'ai recommencé à écrire un peu. Des choses courtes. Des fragments. Rien de bien ambitieux.

CLAIRE

C'est un début, Gaspard. C'est tout ce qui compte. (Claire se lève, regardant le lac une dernière fois) Je crois qu'il est temps pour moi... de prendre mon envol. De laisser ce banc... à ses souvenirs.

GASPARD (Se levant à son tour)

Vous allez nous manquer. À ce banc... et à moi.

CLAIRE (Un sourire triste)

Peut-être que je reviendrai parfois. Pour vous dire bonjour. Pour regarder le lac.

GASPARD

Je serai là.

Ils se regardent, une forme d'affection silencieuse les unissant.

CLAIRE

Au revoir, Gaspard.

GASPARD

Au revoir, Claire. Et... bonne chance.

Claire s'éloigne lentement. Gaspard reste un moment debout, regardant le lac. Puis il se rassied sur le banc, seul. Il sort son vieux carnet et commence à écrire.

Dernière Scène

Le Banc solitaire

Quelques mois plus tard. L'automne a paré les arbres de couleurs flamboyantes. Le banc est vide. Quelques feuilles mortes tourbillonnent autour. Gaspard arrive, un peu plus âgé, un peu plus las. Il s'assoit et sort son carnet. Il écrit quelques lignes, puis s'arrête et regarde le lac.

GASPARD (A lui-même)

Le banc se souvient des silences partagés... des larmes séchées par le vent... des timides espoirs murmurés au bord de l'eau...

Il sourit tristement. Un cygne solitaire glisse sur le lac. Le vent emporte une feuille morte. Gaspard referme son carnet et regarde l'horizon. La vie continue, malgré l'absence.

Noir

ANNEXES

Fiche Personnages

Claire

Âge : La soixantaine.

Apparence physique : Vêtue de manière soignée mais discrète, souvent des lainages doux et un manteau beige un peu froissé. Ses mains sont fines, souvent gantées, témoignant d'une certaine fragilité ou d'une sensibilité au froid. Ses cheveux, probablement châains à l'origine, sont peut-être grisonnants et tirés en arrière avec simplicité. Son visage porte les marques de la tristesse et de la fatigue, mais ses yeux conservent une lueur d'intelligence et parfois une pointe de mélancolie rêveuse.

Traits de personnalité : Initialement repliée sur elle-même, Claire est marquée par le deuil de son mari, Claude. Elle est attachée aux souvenirs, aux rituels (comme nettoyer la plaque du banc) et à une forme de contemplation mélancolique. Elle apparaît douce et réservée, mais révèle au fil de la pièce une force intérieure inattendue et une capacité à la patience. Elle a une sensibilité littéraire et poétique, héritée de sa relation avec Claude. Sa politesse et sa retenue contrastent avec la rudesse de Gaspard, mais elle ne se laisse pas intimider et peut répondre avec une ironie subtile. Son besoin de connexion est latent, masqué par sa douleur.

Passé suggéré : Elle a partagé une relation profonde et intellectuelle avec Claude, évoqué comme un homme sensible et cultivé, avec un humour particulier. Leur passé semble avoir été riche en moments partagés et en complicité intellectuelle. La maladie de Claude est évoquée, suggérant une période de souffrance et d'accompagnement difficile.

Motivation dans la pièce : Initialement, elle cherche un lieu de mémoire et de connexion avec le passé. Progressivement, sa présence sur le banc devient aussi une forme de résistance à l'oubli et une tentative inconsciente de briser sa solitude. Sa rencontre avec Gaspard la confronte à une autre forme de deuil et l'amène, malgré elle, vers une forme de partage et de début de guérison.

Gaspard

Âge apparent : Fin de la cinquantaine, début de la soixantaine.

Apparence physique : Aspect négligé, vêtements usés et sales, souvent plusieurs couches pour se protéger du froid. Ses mains sont rugueuses, noircies, ses ongles rongés. Son visage buriné porte les stigmates d'une vie difficile, marquée par le sommeil en extérieur et peut-être l'abus d'alcool. Ses yeux sont souvent rougis et méfiants, mais peuvent aussi trahir une profonde tristesse et une certaine intelligence brute. Ses mouvements sont parfois brusques, mais peuvent aussi être empreints d'une fatigue accablante.

Traits de personnalité : Cynique, bourru et initialement hostile, Gaspard est un homme brisé par la perte soudaine et traumatisante de sa femme, Madeleine. Il se réfugie dans la marginalité et l'alcool comme des anesthésiants contre sa douleur. Son langage est cru et direct, souvent teinté d'une ironie amère et d'un humour noir. Sous sa carapace de misanthrope, il révèle une sensibilité inattendue, notamment à travers ses bribes de poésie et ses moments de vulnérabilité. Il a une forme de lucidité désabusée sur la vie et la mort. Sa rencontre avec Claire le confronte à une autre manière de vivre le deuil et l'amène progressivement à une forme de partage et à un début de réintégration.

Passé suggéré : Son évocation de sa relation avec Madeleine suggère un amour passionné et complexe, marqué par une certaine franchise et un humour parfois grinçant. Madeleine est dépeinte comme une femme forte et directe, avec une lucidité clinique. Gaspard semble avoir eu une vie plus "conventionnelle" avant sa perte (référence à la faculté Descartes et à sa poésie). Son isolement actuel est une conséquence directe de son deuil.

Motivation dans la pièce : Initialement, il cherche un refuge dans la solitude et tente de repousser toute intrusion dans son espace de deuil. Sa rencontre avec Claire, qu'il perçoit d'abord comme une intruse, le force à interagir et, malgré sa résistance, à confronter sa propre douleur d'une manière différente. Progressivement, il trouve dans cette relation improbable une forme de réconfort et un chemin vers une possible rédemption.

Analyse Littéraire

"Le Banc" est une pièce qui, dans sa simplicité apparente, explore des thèmes universels et profonds liés au deuil, à la solitude et à la fragile possibilité de connexion humaine face à la perte. Son efficacité dramatique repose sur plusieurs éléments clés :

1. Le Lieu comme Métaphore

Le banc : Plus qu'un simple mobilier urbain, le banc devient un lieu liminal, un espace entre le passé et le présent, entre la solitude et la potentielle rencontre. Il est un point d'ancrage pour la mémoire de Claire et un refuge pour la marginalité de Gaspard. Sa fixité contraste avec le flux constant de la vie autour du lac, symbolisant l'immobilité du deuil.

Le lac : L'eau, souvent associée à l'inconscient et à l'écoulement du temps, reflète les états d'âme des personnages. Sa surface tantôt calme, tantôt agitée par l'orage, fait écho à leurs émotions. Il est aussi le lieu de la dispersion finale des cendres, marquant une tentative de lâcher-prise.

La plaque commémorative : Elle cristallise la mémoire de Claude pour Claire, devenant un objet de rituel et de dialogue silencieux. Son effacement progressif par le temps symbolise l'érosion inévitable des souvenirs, une angoisse pour Claire.

2. La Dynamique des Personnages :

Opposition initiale : La pièce s'ouvre sur une opposition marquée entre Claire et Gaspard. Elle représente une forme de deuil intériorisé, lié à la mémoire et au souvenir d'une relation passée. Il incarne une douleur plus brute et récente, exprimée par la marginalité et le rejet de la société.

Évolution progressive : La force de la pièce réside dans la lente et subtile évolution de leur relation. Ils passent de l'hostilité et de la méfiance à une forme de reconnaissance mutuelle, basée sur leur expérience commune de la perte. Cette évolution n'est pas linéaire et est ponctuée de résistances, de silences et d'éclairs de vulnérabilité.

Fonction cathartique : Leur interaction a une fonction cathartique pour les deux personnages. En verbalisant leur douleur, en partageant des fragments de leur passé, ils amorcent un processus

de guérison, non pas d'oubli, mais d'acceptation et de réadaptation à la vie après la perte.

Symbolisme des noms : "Claire" évoque la lumière, la lucidité, mais aussi une certaine transparence et fragilité. "Gaspard" est un nom moins commun, pouvant évoquer une figure un peu à part, voire un spectre ("fantôme").

3. Les Thèmes Majeurs :

Le deuil : La pièce explore différentes façons de vivre et d'exprimer le deuil, soulignant sa complexité et son caractère profondément personnel. Elle montre la difficulté de l'après et la lutte pour donner un nouveau sens à la vie en l'absence de l'être aimé.

La solitude : Les deux personnages sont initialement isolés dans leur souffrance. Leur rencontre met en lumière la solitude qui peut accompagner le deuil, même au milieu des autres. Le banc devient un lieu où cette solitude est partagée, la rendant paradoxalement moins pesante.

La mémoire et l'oubli : Claire s'accroche à la mémoire comme un moyen de maintenir la présence de Claude, tandis que Gaspard semble vouloir fuir les souvenirs douloureux de Madeleine. La pièce interroge la nécessité du souvenir et la possibilité d'un oubli salvateur.

La communication et le silence : Les dialogues sont souvent tranchants et ironiques, mais les silences entre les personnages sont tout aussi significatifs. Ils révèlent la difficulté de verbaliser la douleur, mais aussi la possibilité d'une compréhension au-delà des mots.

La résilience et l'espoir : Malgré la tristesse ambiante, la pièce distille une forme d'espoir ténue dans la possibilité de se reconstruire après la perte, de trouver une nouvelle forme de présence et de connexion. La fin ouverte suggère un chemin encore incertain mais potentiellement lumineux.

4. Le Style d'Écriture :

Dialogue réaliste et percutant : Les échanges sont vifs, souvent teintés d'un humour noir qui allège la gravité du sujet sans le dénaturer. Les tirades de Gaspard expriment une rage et un désespoir poignants. Les monologues intérieurs de Claire offrent une plongée dans sa mémoire et ses émotions.

Symbolisme discret : Les objets (le carnet, le flacon de Lexomil, la boîte à boutons de manchette, le sac de cendres) et les éléments naturels (la pluie, le lac, le soleil levant) sont chargés d'une signification symbolique qui enrichit le propos de la pièce.

Rythme : La pièce alterne des moments de tension et de confrontation avec des silences plus apaisés, reflétant les fluctuations émotionnelles des personnages. Le rythme lent du début contraste avec une accélération progressive vers la fin, suggérant un mouvement vers un avenir.

En conclusion, "Le Banc" est une pièce poignante et subtile qui, à travers la rencontre de deux êtres brisés par le deuil dans un lieu simple et symbolique, explore la complexité de la perte et la fragile beauté de la connexion humaine. Son analyse révèle une richesse thématique et une maîtrise de l'écriture dramatique qui en font une œuvre touchante et universelle.

Dossier Pédagogique

Public cible : Lycéens (classes de seconde à terminale), étudiants en lettres, théâtre, ou toute personne intéressée par l'analyse d'une œuvre dramatique contemporaine.

Objectifs pédagogiques :

Compréhension et analyse de texte dramatique : Identifier les éléments constitutifs d'une pièce de théâtre (dialogues, didascalies, actes, scènes).

Analyse thématique : Approfondir la réflexion sur les thèmes du deuil, de la solitude, de la mémoire, de la communication et de la résilience.

Analyse des personnages : Étudier la psychologie des personnages, leurs motivations, leur évolution et leurs relations.

Analyse symbolique : Interpréter la signification des lieux, des objets et des actions dans la pièce.

Développement de l'expression orale et écrite : Encourager l'interprétation, l'argumentation et la formulation d'un jugement critique.

Sensibilisation à des problématiques humaines : Favoriser l'empathie et la réflexion sur des expériences universelles.

Contenu du dossier :

I. Présentation de l'œuvre :

Auteur : Eric Fernandez Léger

Contexte de création (imaginaire) : Éléments sur l'époque et les circonstances supposées de l'écriture de la pièce.

Résumé de l'intrigue : Présentation concise de l'histoire et de l'évolution de la relation entre Claire et Gaspard.

Distribution des personnages : Fiche récapitulative des deux protagonistes principaux.

II. Exploration des thèmes :

Le deuil sous différentes formes :

Analyse des manifestations du deuil chez Claire (mémoire, rituels) et Gaspard (marginalisation, cynisme).

Discussion sur la temporalité du deuil et les étapes (non linéaires) de son processus.

Réflexion sur la singularité de l'expérience du deuil.

La solitude et le besoin de l'autre :

Comment la solitude est-elle présentée au début de la pièce ?

En quoi la présence de l'autre, malgré les tensions initiales, vient-elle ébranler cette solitude ?

Le banc comme lieu de rencontre forcée et de potentielle connexion.

La mémoire et l'oubli :

Le rôle des souvenirs dans le deuil de Claire.

La tentative d'oubli chez Gaspard comme mécanisme de défense.

La question de la fidélité à la mémoire du disparu.

La communication au-delà des mots :

L'importance des silences, des gestes et des regards dans la relation des personnages.

La difficulté de verbaliser la douleur et le recours à l'ironie ou à la poésie.

Comment la communication évolue-t-elle entre Claire et Gaspard ?

La résilience et l'espoir :

Les premiers signes de résilience chez chaque personnage.

Le rôle de l'autre dans ce processus de reconstruction.

L'ouverture finale comme une promesse d'avenir incertain mais possible.

III. Analyse des personnages :

Claire :

Étude de son langage, de ses actions et de ses didascalies.

Analyse de son passé suggéré et de son impact sur son présent.

Évolution de son attitude face à Gaspard et à son propre deuil.

Discussion sur la force cachée derrière sa fragilité apparente.

Gaspard :

Étude de son langage cru, de ses tirades et de ses silences.

Analyse de son passé suggéré et des raisons de sa marginalisation.

Évolution de son attitude face à Claire et à la mémoire de Madeleine.

Discussion sur la vulnérabilité masquée par son cynisme.

Leur relation :

Analyse des dynamiques de pouvoir et d'empathie entre les personnages.

Comment leur relation évolue-t-elle d'une opposition à une forme de complicité ?

Qu'est-ce que chacun apporte à l'autre dans leur processus de deuil ?

IV. Analyse des éléments dramaturgiques :

Le lieu unique :

Le banc comme espace symbolique et lieu de convergence.

L'importance du lac comme toile de fond et reflet des états d'âme.

La fonction de la plaque commémorative.

Le temps :

La temporalité de l'action (quelques jours ou semaines ?).

Comment le temps du deuil est-il évoqué ?

L'importance des moments clés (l'orage, le partage des cendres).

Le dialogue :

Analyse des registres de langue utilisés par les personnages.

L'utilisation de l'ironie, de la poésie et du silence.

Comment le dialogue révèle-t-il la psychologie des personnages et fait-il progresser l'action ?

Les didascalies :

Leur fonction descriptive et expressive.

Comment indiquent-elles les émotions et les intentions des personnages ?

Les actes et les scènes :

Leur structure et leur contribution au développement de l'intrigue et des thèmes.

L'importance des fins d'actes et de scènes.

V. Propositions d'activités pédagogiques :

Lecture analytique d'extraits : Choisir des passages clés pour une analyse approfondie (première rencontre, scène de l'orage, partage des cendres, fin).

Interprétation et jeu théâtral : Faire lire des scènes par les élèves en mettant l'accent sur les intonations, les gestes et les émotions.

Débat et discussion : Organiser des débats sur les thèmes abordés par la pièce (le deuil est-il une expérience solitaire ? Peut-on se reconstruire après une perte ?).

Écriture créative : Proposer aux élèves d'écrire un monologue intérieur pour l'un des personnages, une lettre à l'être disparu, ou une suite possible à la pièce.

Recherche : Demander aux élèves de faire des recherches sur la psychologie du deuil, les différentes manières de le vivre dans

différentes cultures, ou sur des œuvres littéraires ou cinématographiques abordant des thèmes similaires.

Analyse comparative : Comparer "Le Banc" avec d'autres textes ou pièces traitant du deuil et de la solitude.

Réalisation d'un dossier : Demander aux élèves de constituer un dossier d'analyse de la pièce, intégrant les différents aspects étudiés.

VI. Pour aller plus loin :

Bibliographie indicative : Suggestions d'ouvrages théoriques sur le théâtre, le deuil, la psychologie des personnages.

Filmographie indicative : Suggestions de films abordant des thèmes similaires.

Sitographie indicative : Liens vers des ressources en ligne sur le théâtre contemporain et les thématiques de la pièce.

VII. Évaluation :

Participation en classe et qualité des interventions orales.

Travaux écrits (analyses d'extraits, monologues, lettres, dossiers).

Interprétation théâtrale (facultatif).

Évaluation sommative (dissertation, commentaire de texte).

Ce dossier pédagogique a pour vocation d'offrir un cadre pour l'étude approfondie de "Le Banc" et d'encourager une réflexion personnelle et collective sur les thèmes puissants qu'elle aborde. Il vise à développer les compétences d'analyse et d'interprétation des élèves tout en les sensibilisant à des expériences humaines universelles.

Dossier de Mise en Scène

Note d'Intention :

Ma vision de la mise en scène de cette pièce s'articule autour de la simplicité et de la puissance de l'intime. Le banc lui-même devient le cœur de l'espace scénique, un lieu de mémoire, de confrontation et, finalement, d'une fragile humanité partagée. L'approche scénographique et le jeu des acteurs devront souligner la subtilité

des émotions et la lente évolution de la relation entre Claire et Gaspard. L'objectif est de créer une expérience théâtrale émouvante et contemplative, où le spectateur est invité à partager l'intériorité de ces deux âmes blessées.

I. Scénographie :

Espace scénique : Un espace épuré, suggérant le bord d'un lac sans le représenter de manière réaliste. Un sol neutre (terre battue, graviers fins, ou un plateau aux tons naturels) pourra évoquer la nature environnante.

Élément central : Le banc. Il sera un banc simple, usé par le temps, mais solide. Sa matière (bois patiné, peut-être avec des traces d'humidité) racontera une histoire silencieuse. Son orientation pourra varier légèrement au fil des actes pour souligner les changements de dynamique entre les personnages.

Éléments minimalistes : Quelques éléments symboliques pourront être introduits avec parcimonie :

Acte I : Peut-être des feuilles mortes éparses autour du banc, soulignant l'isolement et le deuil hivernal.

Acte II : Une légère brume artificielle au début de la scène du partage des cendres, accentuant l'atmosphère onirique et le passage.

Acte III : Une douce lumière dorée au début et à la fin, symbolisant l'espoir naissant.

Fond de scène : Un écran ou un cyclorama pourra suggérer l'étendue du lac et le ciel changeant, à travers des projections subtiles de couleurs et de lumières (gris opalescent, bleu profond de la nuit étoilée, tons chauds de l'aube). L'idée n'est pas de créer un décor hyperréaliste, mais plutôt une atmosphère évocatrice.

Accessoires : Les accessoires auront une importance symbolique forte : le carnet usé, le flacon de Lexomil vide, la boîte en fer, le sac de cendres, le thermos cabossé, les gobelets en carton, la flasque de calvados, le livre de Rimbaud, la bouteille de vin et les verres en cristal, le mot épinglé. Leur manipulation par les acteurs devra être précise et chargée de sens.

II. Lumière :

Approche : Une lumière douce et naturaliste sera privilégiée, évoluant en fonction des moments de la journée et des états émotionnels des personnages.

Couleurs : Des tons froids (bleus, gris) domineront les scènes de deuil et de solitude, tandis que des touches plus chaudes (ambre, doré) pourront souligner les moments de partage et d'espoir.

Intensité : Des variations d'intensité créeront des zones d'ombre et de lumière, mettant en valeur la fragilité des personnages et l'intimité de leurs échanges. Des projecteurs focalisés pourront isoler les personnages dans leur monologue ou lors de moments de confession.

Effets : L'orage de l'Acte II sera un moment clé pour un travail de lumière plus expressif (éclairs stroboscopiques, ombres projetées). La lumière de l'aube à la fin de l'Acte III devra être douce et prometteuse.

III. Son et Musique :

Ambiance sonore : Des sons naturels subtils (le clapotis de l'eau, le cri d'une mouette, le bruissement du vent) pourront créer une atmosphère immersive sans jamais masquer les dialogues. Le bruit de la pluie pendant l'orage sera un élément sonore important.

Musique : La musique sera utilisée avec parcimonie, privilégiant des nappes sonores discrètes et mélancoliques pour souligner les moments d'émotion intense ou de transition. Le choix des instruments (violoncelle, piano) se portera vers des sonorités intimes et introspectives. La complainte fredonnée par Gaspard et la récitation de Rimbaud seront des éléments sonores diégétiques importants.

IV. Jeu des Acteurs :

Intériorité et subtilité : Le jeu devra être axé sur l'intériorité des personnages, leurs émotions contenues et les micro-expressions de leur visage. La subtilité des gestes et des silences sera essentielle pour traduire la complexité de leur deuil et l'évolution de leur relation.

Rythme : Le rythme des dialogues et des mouvements sera lent au début, reflétant le poids de leur solitude et de leur chagrin. Il pourra

s'accélérer légèrement lors des moments de confrontation ou de tension, puis retrouver un tempo plus apaisé vers la fin.

Distance et proximité : La distance physique entre les acteurs sur le banc sera un indicateur de l'évolution de leur relation. Au début, une distance marquée soulignera leur isolement. Progressivement, des rapprochements subtils (frôlement des mains, regards soutenus) témoigneront d'une intimité naissante.

Travail sur la voix : Les voix devront traduire la fatigue, l'amertume, la tristesse, mais aussi les rares moments de douceur et d'humour. Un travail précis sur l'intonation et le débit sera nécessaire pour nuancer les propos et révéler les émotions sous-jacentes.

V. Costumes :

Claire : Des vêtements confortables mais soignés, dans des tons neutres (beige, gris, bleu marine). L'usure de ses vêtements pourra subtilement évoquer le poids du temps et du deuil. L'importance de ses gants de laine fine pourra être soulignée.

Gaspard : Des vêtements amples, usés, superposés, dans des tons sombres et délavés. L'aspect négligé de ses habits soulignera sa marginalisation et son désintérêt pour les apparences. La trouvaille progressive de vêtements plus propres à l'Acte III marquera un timide retour à une forme de soin de soi.

VI. Axes de Travail avec les Acteurs :

Exploration de la mémoire sensorielle : Travailler sur les souvenirs des personnages liés à leurs êtres disparus (odeurs, sons, sensations tactiles).

Improvisations : Explorer des moments de la vie passée des personnages pour enrichir leur jeu et leur donner une profondeur psychologique.

Travail sur le silence et le non-dit : Apprendre à communiquer des émotions et des intentions à travers le silence et les expressions non verbales.

Rythme et musicalité du texte : Trouver la musicalité propre à chaque personnage et à leurs échanges.

Conclusion :

La mise en scène devra privilégier une approche intime et émotionnelle, où la simplicité des moyens scéniques met en valeur la complexité des sentiments humains. Le banc sera le point focal d'un espace épuré, baigné d'une lumière douce et ponctué de sons évocateurs. Le jeu des acteurs, subtil et profond, guidera le spectateur à travers le cheminement douloureux mais finalement porteur d'espoir de Claire et Gaspard. L'objectif est de créer une expérience théâtrale touchante et universelle, qui résonne avec la propre expérience du deuil et du besoin de connexion de chaque spectateur.